
3 1761 05248830 1



L'ANGE DU FOYER

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, au théâtre des Nouveautés, le dimanche 19 mars 1905.

DES MÊMES AUTEURS

Les Sentiers de la Vertu, comédie en 3 actes.

Le Cœur a ses raisons, comédie en 1 acte.

G.-A. DE CAILLAVET & ROBERT DE FLERS

L'Ange du Foyer

COMÉDIE EN TROIS ACTES



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30

1905

A HENRI MICHEAU

Amical hommage.

G.-A. DE CAILLAVET. ROBERT DE FLERS.

PERSONNAGES

JACQUES CHARDIN.	MM.	NOBLET.
LE BARON SIGISMOND DES OUBLIES.		TORIN.
MAITRE CHARLOTTE. . . .		MONDOS.
STETTIN		P. NUMA.
GOLARD.		LANDRIN.
DES FRIQUETTES		LORRAIN.
LA HIRE.		MARCHE.
PUTZA.		BÉLIÈRES
UN DOMESTIQUE.		LAURET.
UN COMMISSIONNAIRE . . .		PROSPER.
LE CONCIERGE.		GAILLARD.
MARIANNE CHARDIN	Mmes	M. LENDER.
CHOUQUETTE.		SUZANNE CARLIX.
MADAME VAREILLES. . . .		R. MAUREL.
JACQUELINE MAREUIL. . .		SANDRY.
AUGUSTINE		GENSE.
MADAME TROUSSEL.		JENNY ROSE.
GUILLEMETTE.		SAUNIER.
THÉRÈSE		DYLNA.
MADAME SALBRIS.		M. SIMON.
MADAME DE SAINT-MARTIN		DELACOUR.
LE TROTTIN		J. BUARINI.
FEMME DE CHAMBRE. . . .		LOOSANE.

L'ANGE DU FOYER

ACTE PREMIER

Un salon très élégant, très moderne, ouvrant par une large baie sur une galerie. — Le thé est servi. — Deux portes à gauche, une porte à droite. — Ameublement Louis XVI, clair, piano. — Une grande gerbe de lilas dans un vase. — Au lever du rideau, Marianne arrange les bibelots, tapote les coussins, redresse les fleurs des potiches.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIANNE, PIERRE, domestique.

PIERRE, entrant.

A quelle heure faudra-t-il servir le thé, madame ?

MARIANNE.

A cinq heures. Il y aura une dizaine de personnes. Les gâteaux sont arrivés?

PIERRE

Pas encore, mais monsieur le baron les a commandés pour quatre heures seulement.

MARIANNE.

Bien. Qui est-ce qui a envoyé ces fleurs?

PIERRE.

C'est M. le baron, madame.

MARIANNE.

Est-ce que ma femme de chambre est rentrée?

PIERRE.

Pas encore, madame. Ah! si, la voilà, justement.

Il sort. Augustine entre.

SCÈNE II

AUGUSTINE, MARIANNE.

Augustine est très endimanchée et porte une voilette.

MARIANNE.

Hé bien, Augustine, comment cela s'est-il passé?

AUGUSTINE, *accent picard, traînant ses mots.*

Comme d'habitude, depuis que madame a t'imaginé cette petite manigance: je suis t'arrivée à deux heures chez M. le baron, je m'ai installée, j'ai ourlé la chemisette de madame, la rose. Et puis après, j'ai mis la main à la plume pour écrire à maman, la nourrice de madame.

MARIANNE.

Cette bonne Annette... Tu l'embrasseras de ma part. Et monsieur le baron, qu'est-ce qu'il faisait?

AUGUSTINE.

Il ne s'arrêtait pas de s'occuper. Il a rangé sa collection de timbres, et puis, il a compté des mouchoirs.

Et puis, il a fait un peu de tapisserie. Ah! voilà un homme ordonné, et pis si bon, si bel homme!

MARIANNE.

As-tu fait ce que je t'ai recommandé?

AUGUSTINE.

Oui, madame. En passant devant la loge du concierge, j'ai baissé ma voilette et j'ai toussé légèrement comme ça. (Elle tousse très fort.) Même qu'il s'est retourné, le concierge, et qu'il a dit à sa femme: « V'là la marquise au baron qu'a pigé un rhume ». Madame voit bien qu'il m'a pris pour une femme du monde.

MARIANNE.

Bien. Tu y retourneras après-demain. Et surtout...

Elle met un doigt sur ses lèvres.

AUGUSTINE.

Oh! madame peut être tranquille. On est sœurs de lait.

Elle sort.

SCÈNE III

MARIANNE, PIERRE, JACQUELINE.

PIERRE, entrant.

Madame Mareuil demande si madame peut la recevoir.

MARIANNE.

Ah! Faites entrer.

PIERRE.

Et puis monsieur vient d'arriver.

MARIANNE.

M. le baron ?

PIERRE.

Non, monsieur. Enfin, le mari de madame.

MARIANNE.

Bien.

Jacqueline entre. Pierre sort.

JACQUELINE.

Bonjour, ma chérie.

MARIANNE, l'embrassant.

Comme tu arrives tôt !

JACQUELINE.

Je viens de conduire mon mari à son bureau. Je n'ai plus qu'à attendre le moment où il en sortira, alors je suis venue te voir.

MARIANNE.

Toujours un ménage modèle ! C'est un scandale.

JACQUELINE.

Et ton mari à toi, comment va-t-il ?

MARIANNE.

Jacques... Bien, je pense. Je l'ai à peine vu depuis huit jours. Je suis si occupée.

JACQUELINE.

A quoi, mon Dieu ?

MARIANNE.

Mais tiens : rien que ce matin... j'ai été au bois à cheval, j'ai été chez la modiste, chez mon confesseur, chez ma corsetière.

JACQUELINE.

Dis-moi, n'as-tu pas peur de négliger un peu trop ton mari ?

MARIANNE.

Comment?

JACQUELINE.

Oui. Et qu'il n'aille chercher ailleurs une tendresse, des attentions qu'il ne trouve pas ici?

MARIANNE.

Jacques! Tu ne le connais pas. Il n'est pas assez sérieux pour avoir une maîtresse.

JACQUELINE.

Et s'il en avait une?

MARIANNE.

Oh! je ne le souffrirais pas. Je casserais tout! Je le disais encore hier à Sigismond.

JACQUELINE.

Ah! oui, le baron des Oublies, ton cavalier servant! Au fait, comment n'est-il pas là? Ton salon sans lui! Il manque un meuble. Est-ce qu'il est en réparation?

MARIANNE.

Ne plaisante pas. Le baron des Oublies est un ami parfait, sérieux, charmant : avoir auprès de soi un homme sur qui on puisse compter, qui soit tout à vous, c'est bien précieux, vois-tu.

AUGUSTINE, entrant.

On vient d'apporter la robe de madame.

MARIANNE, se levant.

Ma robe pour ce soir... Oh, je suis contente! je veux la voir... Dis donc, s'il venait quelqu'un, reçois à ma place. J'attends un tas de visites à la sortie de l'Hippique.

JACQUELINE.

Entendu.

Marianne sort par la gauche.

SCÈNE IV

JACQUELINE, JACQUES.

JACQUES, entrant par la droite.

Tiens, vous êtes là, ma petite Jacqueline...

JACQUELINE.

Oui. Votre femme sort d'ici.

JACQUES.

J'en étais sûr !

JACQUELINE.

Pourquoi ?

JACQUES.

Mais parce que j'entre... J'entre, ma femme sort. Je sors, ma femme entre. La destinée ! C'est toute notre vie, depuis sept ans que nous sommes mariés. Vous savez nous sommes comme ces petits personnages qui marquent la pluie et le beau temps... ils ne peuvent jamais se rencontrer.

JACQUELINE.

Le capucin et la danseuse. Vous êtes le capucin ?

JACQUES, pirouettant.

Non, je suis plutôt la danseuse. Marianne aussi, du reste. Nous sommes deux danseuses.

JACQUELINE.

Mais pas du même guignol ! Vous ne vous aimez donc pas ?

JACQUES.

Qu'est-ce qui a dit ça ? Qu'est-ce qui a osé dire ça ?

JACQUELINE.

Moi.

JACQUES.

Eh bien, vous avez parfaitement raison.

JACQUELINE.

C'est très triste.

JACQUES.

Non. Ça n'est pas triste. C'est ennuyeux. Qu'est ce que vous voulez? Ça s'est trouvé comme ça. Nous ne nous aimons pas, nous nous plaisons. Jamais de discussion, jamais de dispute. Alors on ne s'attache pas. Au bout de huit jours, nous étions un vieux ménage.

JACQUELINE.

Mais enfin, c'est inouï, car Marianne est délicieuse.

JACQUES.

Délicieuse! C'est la femme idéale, la femme que je souhaiterais à un ami pour la lui prendre.

JACQUELINE.

Alors pourquoi ne l'aimez-vous pas? C'est à n'y rien comprendre.

JACQUES.

Vous êtes une enfant... Etes-vous jamais allée à Carnavalet?

JACQUELINE.

Quoi?

JACQUES.

Au musée Carnavalet... Vous n'y êtes pas allée?

JACQUELINE.

Non.

JACQUES.

C'est insensé!... c'est honteux... moi non plus je

n'y suis pas allé du reste. Eh! bien, c'est à cinq minutes de chez nous, ma chère. Il y a trois tramways qui y conduisent, et le métro et onze mille fiacres... C'est un musée passionnant, varié, pittoresque...

JACQUELINE.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

JACQUES.

Eh bien, nous n'y sommes pas allés, ni vous ni moi. Vous êtes allée à Bayreuth parce que des amis à vous y allaient, et ils y allaient parce que vous y alliez. Vous êtes allée à Pise à cause d'une tour insipide qui prend des airs penchés. Vous êtes allée au Niagara regarder une chute qui ne vous a même pas donné l'exemple. Vous êtes allée partout, sauf à Carnavalet. Moi non plus. Je passe devant, je n'ai qu'à tendre le pied, je n'irai jamais. Il n'y a qu'un jour où j'aurais quelquefois envie d'y aller. C'est le lundi, parce qu'il est fermé. Eh bien, voilà : ma femme, c'est Carnavalet. Toutes les femmes légitimes, c'est Carnavalet.

JACQUELINE.

Et alors, naturellement, vous avez un tas de maîtresses?

JACQUES.

Si j'en ai un tas, ce n'est pas de ma faute. C'est de la faute de Sigismond.

JACQUELINE.

Du baron?

JACQUES.

Parfaitement, vous savez que c'est le factotum de Marianne. Serviable, pas compromettant, la perle des amis. Seulement il se mêle aussi de veiller sur

ma vertu, ce qui est intolérable. Aussi, maintenant, je prends mes précautions. Je cache mes bonheurs.

JACQUELINE.

Oh! Racontez-moi le dernier.

JACQUES.

Jamais! Enfin... une Russe, ma chère, extraordinaire! Elle s'appelle Olga Dourakine. C'est la fille du général.

JACQUELINE.

Elle a été au théâtre, je crois?

JACQUES.

Oh! Elle a joué deux ou trois fois, et puis elle s'est recouchée. Pas un mot à Sigismond surtout!

JACQUELINE.

Et vous ne vous êtes jamais demandé ce que dirait Marianne si elle apprenait?...

JACQUES.

Je ne me le suis jamais demandé, parce que je ne me pose jamais des questions qui m'embêtent.

JACQUELINE.

Demandez-vous le donc pour voir?

JACQUES.

Eh bien, je serais très ennuyé, très peiné. Et je regretterais beaucoup, beaucoup, de ne pas avoir pris plus de précautions.

JACQUELINE.

Quel drôle de bonhomme! Quelle drôle d'existence!

JACQUES.

Oh! pas du tout! l'existence la plus régulière : Lever très tard. Bois de Boulogne. Acacias, chevaux,

tir au pigeon. Déjeuner. « Bonjour, Marianne... Bonjour »... Cigare, courses, bridge, escrime, petite femme, — blagues, mensonges, promesses, boudoir, divan — enfin, petite femme. Huit heures, dîner. « Tiens, Marianne... » Théâtre, cercle, — baccara, culotte, potins, médisances, infamies, — enfin, cercle. Deux heures, rentrée. Marianne dort, ne réveillons pas Marianne. « Bonsoir, Marianne... bonsoir. » — La voilà, ma vie.

JACQUELINE.

Eh bien, c'est dommage! Vous valez mieux que ça tous les deux. Si vous connaissiez mieux votre femme, vous ne songeriez guère à courir les guilledous. Voyons, promettez-moi d'essayer?

JACQUES.

Ça vous ferait bien plaisir?

JACQUELINE.

Oui, bien plaisir.

JACQUES.

Eh bien, je vais faire un effort, un gros effort. Je vais parler à Marianne, lui parler longuement, sérieusement...

JACQUELINE.

C'est promis?

JACQUES.

C'est juré!

SCÈNE V

JACQUES, JACQUELINE et MARIANNE.

MARIANNE, *rentrant de gauche.*

Tiens, bonjour, Jacques.

JACQUES.

Ma chère Marianne, je suis heureux de vous voir. J'ai à vous parler sérieusement, longuement pendant une heure au moins...

Il tire sa montre.

MARIANNE.

Non?

JACQUES.

Oh! quatre heures déjà! J'ai rendez-vous au Tattersall. Je me sauve. Sapristi, je vais être en retard. Au revoir, Jacqueline.

JACQUELINE.

Compliments pour le gros effort.

JACQUES

Bonsoir, Marianne, bonsoir.

Il sort par le fond.

JACQUELINE.

Pantin, va!

SCÈNE VI

JACQUELINE, MARIANNE,
puis MADAME VAREILLES.

MADAME VAREILLES, appelant du dehors.

Marianne!

JACQUELINE.

Ah! madame Vareilles est là? Cette bonne maman girouette!

MARIANNE.

Qu'est-ce que tu fais? Viens donc, maman.

MADAME VAREILLES, entrant en coup de vent par la gauche.

Me voilà, me voilà! Je me mettais un peu de poudre. Bonjour, Jacqueline! Parfaite, ta poudre!

MARIANNE.

Ah! moi je n'en suis pas contente.

MADAME VAREILLES.

Ah! tu crois, oui, en effet c'est ce que je voulais dire! Tiens, c'est amusant cette collerette. (Elle chiffonne la collerette de Jacqueline.) Qu'est-ce que tu dis de mon chapeau?

JACQUELINE.

Ravissant!

MARIANNE.

C'est de la mousse. Je vais m'en commander un pareil.

MADAME VAREILLES.

Quelle idée! Ça ne t'irait pas du tout. Il est trop jeune pour toi. Votre mari va bien, Jacqueline? A propos, qu'est-ce que j'étais venue te dire? Quelque chose de grave... Ah! J'y suis. Viens-tu aux Folies-Bergère, ce soir?

MARIANNE.

As-tu la loge?

MADAME VAREILLES.

Non, mais je passerai la prendre. A propos, sais-tu qui est arrivé à Paris? Golard, notre cousin Golard de Romorantin. Il viendra te voir. Sa femme est encore enceinte.

MARIANNE.

C'est la sixième fois!

MADAME VAREILLES.

Il ne sait plus au juste! Ah! Sais-tu pourquoi il vient? Pour consulter. Il m'a demandé des renseignements sur les meilleurs spécialistes. Il faudra l'adresser à Sigismond.

JACQUELINE.

Il sait tout, ce Sigismond.

MADAME VAREILLES.

Il est unique, ce garçon-là. Ah! si nous ne l'avions pas, ma fille, mon gendre et moi, pour s'occuper de toutes les choses sérieuses.

JACQUELINE.

Il fait contrepoids dans la maison. C'est le seul ici qui ait l'air marié.

MADAME VAREILLES.

A propos j'ai été hier à la soirée du cercle. Très amusant!

JACQUELINE.

Ah? on m'a dit que c'était assommant..

MADAME VAREILLES.

Ah! vous croyez? Enfin! c'est ce que je voulais dire.

Coup de timbre.

MARIANNE.

Voilà du monde. Sans doute madame Troussel et ses filles, elles arrivent toujours les premières pour se ruer sur le thé.

JACQUELINE.

Elles se nourrissent en visite.

MARIANNE.

On croit qu'elles goûtent, elles déjeunent.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME TROUSSEL, GUILLEMETTE, THÉRÈSE, puis LA HIRE et DES FRIQUETTES, puis MADAME SALBRIS et MADAME DE SAINT-MARTIN.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame et mesdemoiselles Troussel.

MARIANNE.

Ah! Chère amie, vous êtes gentille, de venir de bonne heure. Bonjour, mes chéries...

GUILLEMETTE et THÉRÈSE.

Madame.

Poignées de main. Brouhaha.

MADAME TROUSSEL.

Par pitié, une tasse de thé, nous mourons!

MARIANNE.

Tenez, chère madame.

Elle sort.

THÉRÈSE.

Comment va votre mari, madame?

MARIANNE.

Très bien. Donnez donc ça à maman.

Elle lui passe une tasse.

GUILLEMETTE.

Et le baron des Oublies? Il n'est pas là?

MADAME VAREILLES.

Il a promis d'être là à 4 heures 1/4, il sera là à

4 heures 1/4. C'est l'homme le plus exact de France.

THÉRÈSE.

A-t-il trouvé un clou pour votre soirée du 17?

MARIANNE.

Oh! Ce sera tout à fait intime. Sans doute quelques chansonnettes après dîner. Notre vieil ami, maître Charlotte, l'avoué, a découvert un numéro exceptionnel, une nouvelle divette. Il doit me la présenter aujourd'hui.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. de la Hire.

LA HIRE, entrant.

Chère madame...

LE DOMESTIQUE.

M. le comte des Friquettes.

Compliments. Shake-Hands.

LA HIRE, à madame Troussel.

Vous n'étiez pas à l'Hippique aujourd'hui, madame?

DES FRIQUETTES, à Marianne.

Votre ami Stettin a sauté de première dans le prix des Dames.

MADAME TROUSSEL.

C'est un sauteur.

DES FRIQUETTES.

Ah! Si vous aviez vu la robe de madame Salbris, une horreur!

MARIANNE.

C'est la femme de Paris qui s'habille le plus mal.

TOUS.

Oh! oui!

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame Salbris.

MADAME SALBRIS.

Ma chérie...

Baisers.

MARIANNE.

Ah! ma chère, que vous êtes jolie! Quelle toilette... Personne ne s'habille comme vous, je le disais à l'instant!

MADAME SALBRIS.

Oh! ma chère...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame de Saint-Martin.

MARIANNE.

Ma chère Nicole...

Poignées de mains. Baisers. Tasse de thé.

TOUS.

Ma chère Marianne... chère amie, chère madame.

MADAME DE SAINT-MARTIN.

Quel monde à l'Hippique aujourd'hui!

LA HIRE.

La Butte aux lapins était d'une élégance...

GUILLEMETTE.

Taisez-vous, furet...

Toutes les dames et les deux hommes se mettent à parler à la fois.

MADAME SALBRIS.

De très beaux chevaux. J'ai vu un gris pommelé!...

MADAME DE SAINT-MARTIN.

Des obstacles superbes, très bien passés.

} Ensemble.

GUILLEMETTE.

On a lancé un nouveau velours mousseline, une merveille...

THÉRÈSE.

Et les manches. On les refait très grosses, cette saison.

MADAME VAREILLES.

Les petits béguins redeviennent à la mode.

Ensemble.

Jacqueline, madame Troussel et Marianne font chorus. Gazouillis général jusqu'à l'entrée de Sigismond.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le baron des Oublies.

Toutes les conversations s'arrêtent.

JACQUELINE.

Voilà le contrepoids!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SIGISMOND.

SIGISMOND entrant, très nerveux.

Excusez-moi, chère amie, je suis navré, je suis en retard.

MARIANNE.

Mais non, mon ami, vous vous étiez annoncé pour 4 heures 1/4.

SIGISMOND.

Il est 4 heures 25. N'essayez pas de me le cacher, 4 heures 25. Mais pardonnez-moi... J'ai été retardé par un drame... un de ces petits drames, parisiens... mais si humains...

MARIANNE.

Dites, dites.

SIGISMOND.

Eh bien, voici... Je traversais l'Avenue d'Antin, rêveur, en pensant à... à rien. Tout à coup, une automobile énorme... 40 chevaux peut-être... Enfin, effroyable, effroyable... Elle arrive sur moi comme la foudre...

TOUS, terrifiés.

Ah !

SIGISMOND, changeant de ton.

Et passe sans me faire aucun mal.

TOUTES LES DAMES, avec soulagement.

Ah !

SIGISMOND.

Mais devant moi, un fiacre, un pauvre petit fiacre trottinait chargé d'une dame d'apparence respectable et d'une jeune fille parfaitement élevée... Ah ! les infortunées !

TOUTES.

Oh ! mon Dieu !

SIGISMOND.

L'automobile passe comme une trombe, à deux pas de la voiture...

TOUS.

Oh !

SIGISMOND.

Sans que ces malheureuses l'aient même remarquée.

TOUTES, soulagées.

Ah !

MARIANNE.

Et alors?

MADAME TROUSSEL.

Oui, alors?

SIGISMOND.

C'est tout. C'est affreux!

TOUS.

Ah! affreux!

MARIANNE.

Mon pauvre ami, une tasse de thé, pour vous remettre?

SIGISMOND.

Volontiers.

MADAME TROUSSEL.

C'est ça, prenez une tasse de thé.

On s'empresse à le servir. Les deux jeunes filles et les deux jeunes gens remontent et disparaissent dans la galerie, Jacqueline va à Marianne.

JACQUELINE.

Au revoir, ma chère... Six heures, je vais chercher mon mari au bureau.

MARIANNE.

Vicieuse, va!

JACQUELINE.

Et puis tu sais, je pars lundi soir pour Nice.

Elles remontent ensemble et sortent en causant par le fond ainsi que madame Troussel.

MADAME SALBRIS, à Sigismond.

Eh bien! ça va mieux?

MADAME DE SAINT-MARTIN.

Ah! la vie n'est plus la vie avec l'automobile.

SIGISMOND.

Sans parler des conséquences effrayantes de cet usage. Avez-vous jamais pensé, mesdames, aux petits oiseaux ?

MADAME DE SAINT-MARTIN.

Non.

SIGISMOND.

Moi, j'y ai pensé. Car tout ce qui est ailé trouve en moi un écho attendri... Eh bien, c'en est fait, mesdames, des moineaux de Paris, cette poésie de nos rues, cette âme de nos squares !

MADAME SALBRIS.

Comment ?

SIGISMOND.

Ils vont mourir de faim.

MADAME DE SAINT-MARTIN.

Pourquoi ?

SIGISMOND.

Parce que — excusez-moi, le mot est un peu gros — parce que quand il n'y aura plus de chevaux, il n'y aura plus de crottin.

MADAME SALBRIS.

C'est vrai !

MADAME VAREILLES.

C'est désolant. Il y a une œuvre à fonder !

SIGISMOND.

Oui ! l'œuvre de la Becquée de crottin. Quel joli titre !

MADAME VAREILLES.

Et il a pensé à cela !

SIGISMOND.

Je cache une sensitive sous une apparence fragile.

MADAME VAREILLES, riant.

Vous n'avez pas cependant très mauvaise mine...

SIGISMOND.

Ah! madame. L'anémie me ronge, la neurasthénie me tue. Hier encore je n'ai pu fermer l'œil de la journée.

MADAME VAREILLES.

Avez-vous un bon médecin?

SIGISMOND.

Oui, un élève du fameux docteur Grubbi.

MADAME SALBRIS.

Ah! il doit vous donner des choses bizarres?

SIGISMOND.

Du tout. Il m'ordonne simplement de manger tous les matins un pruneau, assis sur du marbre.

MADAME DE SAINT-MARTIN.

Quelle folie!

MADAME VAREILLES.

Ne vous plaignez pas. Il aurait pu vous ordonner de manger du marbre, assis sur un pruneau.

SIGISMOND.

Madame, l'ironie m'est pénible, physiquement pénible.

MADAME VAREILLES.

Voyons, mon bon Sigismond, ne vous fâchez pas, vous êtes si bon garçon.

MADAME SALBRIS.

Oui, mais le célibat l'aigrit.

MADAME DE SAINT-MARTIN.

Si on vous mariait?

SIGISMOND.

Y pensez-vous, madame!! Mais le célibat, c'est ma vie, c'est ma vocation. Pas de chaîne. Pas de fardeau, telle est ma devise. Je suis un homme d'habitudes... Châteaubriand a dit : « Le bonheur c'est les habitudes. » Eh bien, je suis un type dans le genre de Châteaubriand.

MADAME TROUSSEL, rentrant et redescendant avec Marianne.

Mes chers amis, mes filles ont improvisé pour jeudi prochain une matinée intime. Je compte sur vous tous?

TOUS.

Chère amie... merci... C'est entendu.

MADAME SALBRIS.

Au revoir, chérie.

MARIANNE.

Déjà?

MADAME DE SAINT-MARTIN.

Mille choses à faire.

LAHIRE et DES FRIQUETTES.

Chère madame...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Stettin.

Saluts. — Poignées de main. — La Hire et des Friquettes sortent.

MADAME DE SAINT-MARTIN, à Stettin sur le pas de la porte.

Comment va? A bientôt...

MADAME SALBRIS.

Tiens, bonjour, Stettin.

Elles sortent.

SCÈNE IX

MARIANNE, SIGISMOND, MADAME VAREILLES, MADAME TROUSSEL et SES FILLES, STETTIN.

STETTIN, en habit rouge, culotte blanche, bottes vernies, tenant à la main un flot de rubans.

Chère madame, j'arrive de l'Hippique et j'ai tenu à venir vous offrir avant le débotté, quoique ce ne soit pas correct, ce flot de rubans que j'ai conquis, monté sur Mademoiselle de la Seiglière.

MARIANNE.

Mademoiselle de la Seiglière ?

STETTIN.

C'est ma jument.

SIGISMOND, à madame Vareilles.

Cette entrée est d'un goût déplorable.

MARIANNE.

Oh ! Comment vous remercier ?

STETTIN.

D'un sourire.

MARIANNE.

Voilà.

STETTIN.

Merci.

Il lui baise la main.

SIGISMOND, très pincé, à part.

Déplorable, déplorable !

THÉRÈSE, à Sigismond montrant Stettin et Marianne.

Hé! Hé! On dirait que ça biche.

SIGISMOND, indigné.

Voilà la jeune fille d'aujourd'hui, la voilà!

MADAME VAREILLES.

Mon cher Stettin, vous portez vraiment l'habit rouge à ravir.

MADAME TROUSSEL.

Celui-ci est d'ailleurs d'un galbe!

STETTIN.

Coupe anglaise, chère madame. Je me suis toujours habillé à Londres.

MARIANNE.

Même quand vous étiez officier de hussards?

STETTIN.

Oui, madame, j'y faisais faire tous mes uniformes.

SIGISMOND, à part.

Pauvre France!

MARIANNE.

Quel dommage que vous ayez quitté l'armée!

STETTIN.

Que voulez-vous, on m'avait envoyé en disgrâce dans une garnison si éloignée de Paris.

MADAME TROUSSEL.

Où ça?

STETTIN.

A Melun. J'étais pourtant fort bien noté par mon général, pour la façon dont je faisais la bête dans les rallyes.

MARIANNE.

D'ailleurs, vous ne pouvez regretter votre décision. Vous avez à Paris une situation admirable.

STETTIN.

C'est tout naturel. Je suis un homme de cheval. J'ai le bouton des plus grands équipages, je fais partie des cercles les plus fermés. Je vais à toutes les répétitions générales. Je lance les peintres et les artistes. Je déjeune chez Paul Bourget. Je tutoie Little-Tich. Je suis un homme de cheval. Le comité républicain monarchiste des Trois-Sèvres m'offre un siège aux prochaines élections... et quant aux femmes... je suis un homme de cheval !

MADAME VAREILLES.

Il est charmant !

MADAME TROUSSEL.

Il est délicieux...

SIGISMOND, à Guillemette.

Prenez garde, il va ruer...

Marianne et Stettin remontent en causant et vont prendre du thé.

MADAME TROUSSEL.

Guillemette, Thérèse, il est tard. Nous allons ce soir à l'Opéra-Comique.

MADAME VAREILLES.

Qu'est-ce qu'on donne ?

MADAME TROUSSEL.

Mignon !

LES JEUNES FILLES.

Ah ! zut !

SIGISMOND.

Comment zut ? mais il faut aller voir *Mignon*, une

œuvre à la fois touchante et vraie. Il faut aller voir *Mignon*.

MADAME VAREILLES.

Je suis tout à fait de votre avis. Ainsi la semaine dernière, j'y ai envoyé mes domestiques.

SIGISMOND.

Je sais bien qu'il est de mode de railler *Mignon*, aujourd'hui. Où allons-nous hélas! Savez-vous le latin?

MADAME VAREILLES.

Non.

SIGISMOND.

Eh bien! *Quo Vadis*? comme dit le poète! Ce qui signifie : Quelle fichue époque! Ainsi, tenez, mesdames. Je connais une mère. Elle a une fille. Savez-vous où cette mère a conduit sa fille? A une pièce dont voici le sujet. (Il aperçoit les jeunes filles qui écoutent et s'éloigne.) Dont voici le sujet : un jeune homme rencontre une vierge et la séduit devant une église.

MADAME VAREILLES.

C'est monstrueux!

SIGISMOND.

Il lui fait violence, la possède, et sans la prévenir, lui fait un enfant.

MADAME TROUSSEL.

Quelle horreur!

SIGISMOND.

Le frère de la jeune fille qui est officier, il est mêlé à cette vilaine histoire. Désespoir de la fille-mère. Infanticide. Et voyez jusqu'où peut aller l'immoralité! Après tous ses crimes, l'héroïne de ce drame scandaleux est récompensée par le ciel, en sorte que

cette œuvre malsaine salit à la fois la religion, l'innocence, la famille et l'armée.

MADAME TROUSSEL.

Oh ! C'est indigne !

MADAME VAREILLES.

Et quel est le titre de cette infamie ?

SIGISMOND.

Faust !

MADAME TROUSSEL.

Mais c'est que c'est vrai !

GUILLEMETTE, pouffant de rire.

Nous n'y conduirons plus maman.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Golard.

SCÈNE X

MARIANNE, SIGISMOND, STETTIN, MADAME TROUSSEL et SES FILLES, MADAME VAREILLES et GOLARD.

MADAME VAREILLES.

Hé, voilà notre cousin Golard !

GOLARD, aspect provincial, costume de voyage.

Ma chère cousine... ma chère Marianne... nous sommes arrivés à Paris hier soir à six heures quinze, ma femme et moi.

MARIANNE.

Ce bon Evariste ! Maman m'avait annoncé votre

arrivée. (Présentant.) Madame, mon cousin Golard de Romorantin. Et comment va cette bonne Catherine ?

GOLARD.

Ma femme? Vous savez que je suis venu à Paris consulter pour elle. Toujours des insomnies, des maux de cœur, suivis de vomissements abondants mêlés d'une grande quantité de bile... Et puis je ne suis pas content non plus du côté des entrailles...

SIGISMOND, bas à Stettin.

Il est dégoûtant!

STETTIN.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

MADAME TROUSSEL.

De quoi souffre donc madame Golard?

GOLARD.

Mais madame, d'une grossesse très laborieuse. Figurez-vous que...

MADAME TROUSSEL, épouvantée.

Il y a des jeunes filles! Thérèse... Guillemette... venez... Au revoir, chère amie... à jeudi.

Madame Troussel sort avec ses filles accompagnées de Marianne.

GOLARD, à madame Vareilles.

Figurez-vous que cette fois, l'enfant est placé très haut. C'est ce qu'a constaté le docteur Moulin le premier accoucheur de Romorantin. Vous le connaissez certainement?

MADAME VAREILLES.

Non.

GOLARD.

Pourtant, c'est lui qui a délivré l'année dernière la femme du sous-préfet, madame Japy.

MADAME VAREILLES.

Ah !

Elle remonte et se sauve par le fond après avoir embrassé Marianne.

GOLARD, *se retournant vers Stettin.*

Madame Japy, née Manchot. Manchot, vous savez bien ?...

STETTIN.

Non.

GOLARD.

Cependant le fils Manchot est à Paris dans une maison de gros... Vous devez le rencontrer...

STETTIN.

Non, monsieur, je ne vais pas dans le gros.

Il remonte. Golard va pour continuer à lui parler. Il se trouve en face de Sigismond qu'il prend par le bras.

GOLARD.

Comme je vous le disais, il est placé très haut.

SIGISMOND.

Qui ça ? le fils Manchot ?

GOLARD.

Non, monsieur, mon enfant ! Et alors, il est très inquiet, très préoccupé.

SIGISMOND.

Votre enfant ?

GOLARD.

Mais non, le docteur Moulin.

SIGISMOND.

Ah ! oui, qui a épousé une Japy !

GOLARD.

Mais non, une Fritot !

SIGISMOND, à part.

Ah! il est mortel!

Il remonte.

GOLARD, se retournant vers le fond où tout le monde s'est groupé.

Bref, nous allons nous installer à Paris pour les couches... et je suis venu prier ma cousine de bien vouloir nous trouver tout de suite, un petit appartement meublé!... car je quitte Paris ce soir.

TOUS, soulagés.

Ah!

MARIANNE, redescendant.

Vous nous quittez déjà?

TOUS.

Vous partez?

GOLARD.

Mais... Ce soir seulement!

MARIANNE.

Je n'insiste pas. Je sais combien vous êtes pris... Mille choses à votre femme et au revoir.

STETTIN et SIGISMOND, poussant Golard dehors.

Au revoir! Au revoir!

GOLARD.

Au revoir... mes souvenirs à votre mari, au revoir.

Il sort.

SIGISMOND, à Stettin.

Au revoir.

STETTIN.

Hein? (Regardant sa montre.) En effet, il se fait tard. (A Marianne.) Chère madame...

MARIANNE, coquette.

Oh! vous, je ne vous renvoyais pas... Enfin, à très bientôt. J'ai été très fière que vous m'ayez choisie pour m'offrir le trophée de votre victoire. Au revoir et encore merci!

SIGISMOND.

Déplorable! Déplorable!

STETTIN.

Monsieur...

SIGISMOND.

Monsieur! (Stettin sort.) Qu'est-ce que vous voulez, c'est un homme de cheval.

SCÈNE XI

MARIANNE, SIGISMOND, puis JACQUES.

SIGISMOND.

Je ne sais pas, Marianne, si vous vous rendez compte du rôle étrange que vous venez de me faire jouer en face de M. Stettin.

MARIANNE.

Voyons, mon cher Sigismond...

SIGISMOND.

Aussi, je tiens à vous dire...

Jacques apparaît au fond et donne son paletot au domestique.

MARIANNE.

Tiens! voilà mon mari...

SIGISMOND.

Oh! On ne sera donc jamais chez soi!

JACQUES, à Marianne.

Bonjour, Marianne! Bonjour, Sigis!...

MARIANNE.

Comment! Vous n'êtes pas au cercle?

JACQUES.

J'attends une lettre pressée. Vous avez eu du monde? Des amies? On a dû causer à bras raccourcis. Oh! le beau lilas! Vous permettez?

Il en prend un brin.

SIGISMOND, avec gravité.

Oui, tu peux en prendre.

JACQUES.

Qui l'a envoyé?

SIGISMOND.

Moi! Et sais-tu pourquoi je l'ai envoyé ce magnifique bouquet de lilas blanc, à une époque où le lilas est encore aussi cher?

MARIANNE.

Non!

JACQUES.

Pourquoi?

SIGISMNND.

Parce que c'est aujourd'hui le 7 avril.

JACQUES.

Le 7 avril?

MARIANNE.

Le 7 avril?

SIGISMOND, indigné.

Ils ne savent pas ce que c'est que le sept avril?...

JACQUES.

C'est ta fête?...

SIGISMOND.

Ma fête! Dérision!... Regardez votre quatrième doigt. Qu'est-ce vous y voyez?

MARIANNE et JACQUES.

Une bague.

SIGISMOND.

Dans cette bague, qu'y a-t-il?

MARIANNE et JACQUES.

Une date.

SIGISMOND.

Et quelle est cette date?

MARIANNE.

7 avril!

JACQUES.

1899! Oh! ma chère Marianne!

MARIANNE.

C'est vrai, mon cher Jacques!

SIGISMOND, *à part, pendant qu'ils s'embrassent.*

C'est l'anniversaire de leur mariage, et j'ai été seul à m'en souvenir, moi, l'amant!

JACQUES.

Et vous faites honneur à ce jour, ma chérie, en étant aussi jolie. Oh! je suis ennuyé.

MARIANNE.

De quoi?

JACQUES.

D'être votre mari.

MARIANNE.

Pourquoi?

JACQUES.

Parce que sans ça... Je voudrais vous faire la cour.

MARIANNE.

Essayez toujours...

JACQUES.

Mais non, il n'y a rien à faire, vous me résisteriez...

MARIANNE.

Ce n'est pas sûr.

JACQUES.

Il faudra que nous en reparlions. C'est bête, on ne se voit jamais. Où pourrait-on se rencontrer cette semaine?

MARIANNE.

Oh oui! Ah mon Dieu! cette semaine, je n'ai pas une minute.

JACQUES.

Ni moi non plus.

MARIANNE.

Tant pis...

JACQUES.

Tant pis!... Bonsoir, Marianne...! bonsoir!

SIGISMOND.

Déplorable!... Déplorable!...

JACQUES.

Au revoir, vieux.

Il sort.

SCÈNE XII

SIGISMOND, MARIANNE.

SIGISMOND.

Marianne! Ça ne se passera pas comme ça! Vous avez fait déborder le vase.

MARIANNE.

Qu'est-ce que vous dites?

SIGISMOND.

Je dis que je déborde. Vous flirtez avec votre mari. Vous flirtez avec l'homme de cheval. Vous flirtez avec tout le monde devant moi... devant moi qui vous aime et que vous aimez. Ah! vous me faites beaucoup de peine, beaucoup de peine.

Il pleurniche.

MARIANNE.

Voyons... Sigismond... Ne pleurez pas. Je ne peux pas vous voir pleurer! mais enfin, voyons, n'êtes-vous pas le seul être en qui j'aie confiance, le seul que j'estime?... Oh! je sais bien qu'en nous voyant tous les deux on se dirait : Comment est-il possible, que cette femme élégante aime ce gros bonhomme?

SIGISMOND.

Je ne suis pas un gros bonhomme. Je maigris beaucoup en ce moment.

MARIANNE.

Enfin! vous n'êtes pas très beau.

SIGISMOND.

Je suis gentil.

MARIANNE.

Vous n'avez pas de jolies moustaches, vous n'avez pas d'habit rouge.

SIGISMOND.

Pardon, j'en ai un. Il me va mal. Mais j'en ai un.

MARIANNE.

Oui! mais vous avez bien mieux que tout ça : vous êtes bon, sincère, dévoué! Je vivais au milieu d'un tas d'êtres légers, amusants... je vous ai rencontré... vous n'êtes pas léger, vous?

SIGISMOND.

Non!

MARIANNE.

Vous n'êtes pas amusant, vous?

SIGISMOND.

Non! C'est-à-dire...

MARIANNE.

Oh! non. Vous n'êtes pas amusant, pas amusant du tout; mais vous avez du fond...

SIGISMOND.

Un fond énorme.

MARIANNE.

Vous avez un idéal.

SIGISMOND.

J'en ai un.

MARIANNE.

Lequel?

SIGISMOND.

Je ne sais pas, mais j'en ai un.

MARIANNE.

Personne ne s'était jamais occupé de mettre du sérieux dans ma vie, ni ma mère, ni mon mari...

SIGISMOND.

Moi, je m'en suis occupé.

MARIANNE.

Oui. Et c'est à cause de tout ça que vous m'avez plu.

SIGISMOND.

Mais je sais ! je sais ! Il est inutile de m'expliquer pourquoi vous m'aimez.

MARIANNE.

A vous peut-être... mais à moi, si... C'est à cause de tout ça, que depuis un mois, j'ai consenti à venir de temps en temps dans votre garçonnière de la rue de l'Université.

SIGISMOND.

A deux pas de la *Revue des Deux-Mondes*... C'est vrai. Mais vous en êtes toujours repartie telle que vous étiez venue. La première fois, j'ai respecté vos scrupules, la seconde fois aussi. Toutes les autres fois, aussi. Bref, le temps a marché, mais il n'y a que lui qui ait...

MARIANNE, avec reproche.

Mon ami, voyons, puisqu'il est entendu qu'un jour... un jour ou l'autre. Ce n'est plus qu'une petite formalité.

SIGISMOND.

Je suis formaliste.

MARIANNE.

Je me considère comme tellement engagée avec

vous que j'ai pensé à tout, même à prévenir les potins en choisissant un chandelier. Et grâce à moi, vous passez pour l'amant d'une marquise qui va vous voir tous les jours.

SIGISMOND.

Et qui est votre femme de chambre ! Hé bien ! j'en ai assez de la femme de chambre ! J'en ai assez, de notre situation irrégulière ! Régularisons !

MARIANNE.

Nous avons le temps. Rien ne presse.

SIGISMOND.

Ah ! vous trouvez ? Hé bien, tout presse, au contraire. On vous courtise, on vous assiège. Vous êtes troublée, grisée aujourd'hui... demain vous serez compromise, et bientôt, bientôt... vous tromperez votre mari !

MARIANNE.

Ah ! mon Dieu !...

SIGISMOND.

Oui, ou non, voulez-vous rester une honnête femme ?

MARIANNE.

Mais oui !

SIGISMOND.

Eh bien ! vous n'avez qu'une chance de salut.

MARIANNE.

Laquelle ?

SIGISMOND.

Donnez-vous à moi.

MARIANNE.

Vous croyez ? Mais, j'y songe ! Si je me donne à vous, je le tromperai aussi, mon mari ?

SIGISMOND, noblement.

Ça n'est pas la même chose! Moi je n'aime pas que vous... j'aime votre mari. J'aime votre famille... j'aime votre foyer. Qui est-ce qui veille sur le bonheur de votre ménage?

MARIANNE.

Vous.

SIGISMOND.

Qui est-ce qui vous rappelle l'anniversaire de votre mariage?

MARIANNE.

Vous.

SIGISMOND.

Ce n'est pas Jacques, n'est-ce pas?

MARIANNE.

Oh! non!

SIGISMOND.

Il est charmant, mais frivole...

MARIANNE.

Oh! oui!

SIGISMOND.

Votre mari, c'est le superflu, moi, je suis le nécessaire. Votre mari, c'est les Folies-Bergère. Une femme ne peut pas toujours aller aux Folies-Bergère. Il faut de temps en temps qu'elle aille... au Concert Colonne.

MARIANNE.

Et vous, vous êtes le Concert Colonne?

SIGISMOND.

Je le suis!

MARIANNE.

Voilà le malheur, j'ai un mari qui a le caractère d'un amant.

SIGISMOND.

Donc, il vous faut un amant qui ait le caractère d'un mari.

MARIANNE.

Evidemment! Oui, le rêve eût été que je vous épouse et que je vous trompe avec Jacques.

SIGISMOND.

Voilà... C'est-à-dire, non, pas du tout. Enfin, vous m'avez compris?

MARIANNE.

Je crois.

SIGISMOND.

Alors, vous viendrez, Marianne, vous viendrez? Et vous serez toute à moi?...

MARIANNE.

Peut-être...

SIGISMOND, *navré.*

Peut-être!... vous avez dit seulement peut-être!... Elle a dit seulement peut-être!

Il pleurniche.

MARIANNE.

Ah! non... Ne pleurez pas.. Je ne peux pas vous voir pleurer... Eh bien oui!... là... oui...

SIGISMOND, *illuminé.*

Quand?... Quand?

MARIANNE.

Eh bien, jeudi, je m'échapperai un instant de la matinée Troussel...

SIGISMOND.

Merci! Merci! Extase! Extase! Et d'ici là, envoyez-moi tous les jours Augustine.

MARIANNE.

La marquise! Soyez tranquille... Tiens, la voilà la marquise!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, AUGUSTINE.

AUGUSTINE, entrant.

Madame Vareilles, demande madame au téléphone.

MARIANNE.

Maman! Ce doit être pour la loge. A tout à l'heure.

Elle sort.

SIGISMOND.

Ah! Augustine!

AUGUSTINE.

Monsieur.

SIGISMOND.

M. Chardin est-il encore là?

AUGUSTINE.

Oui, monsieur.

SIGISMOND.

Priez-le de venir me parler.

AUGUSTINE.

Oui, monsieur.

Augustine sort en lui envoyant des baisers.

SCÈNE XIV

SIGISMOND, puis JACQUES.

SIGISMOND.

J'ai accompli mon devoir envers l'épouse, maintenant songeons à l'epoux.

JACQUES, entrant.

Tu m'as fait demander?

SIGISMOND.

Oui, j'ai à te parler sérieusement.

JACQUES.

A moi?

SIGISMOND.

Oui.

JACQUES.

Bon!

Il fredonne un air de la Vie Parisienne.

SIGISMOND.

Ah! Je t'en prie, ne chante pas! c'est agaçant.

JACQUES.

J'aime la musique légère.

SIGISMOND.

Offenbach, va!

JACQUES.

Boïeldieu!

SIGISMOND.

Non, tu exagères! Ambroise Thomas.

JACQEUS.

Si tu veux! Eh bien? Qu'est-ce que tu as à me dire?

SIGISMOND.

Jacques, tu me fais beaucoup de peine.

JACQUES.

Moi?

SIGISMOND.

Oui. Tu as une aventure nouvelle, et tu me l'as cachée. C'est mal.

JACQUES.

Tu penses que je te la cache!

SIGISMOND.

Pourquoi?

JACQUES.

Parce que depuis deux ans, chaque fois que tu m'as connu une petite amie, tu n'as rien eu de plus pressé que de me séparer d'elle. Tu as même eu le toupet d'aller rompre de ma part, de réclamer mes lettres.

SIGISMOND.

Parfaitement.

JACQUES.

Mais, nom d'un chien, qu'est-ce que ça peut te faire? Pourquoi veux-tu m'empêcher de tromper ma femme?

SIGISMOND.

Pourquoi? Et si ta femme te pinçait, qu'est-ce que nous deviendrions tous les trois? Tu m'as dit un jour en croyant faire de l'ironie que j'étais l'ange de ton foyer. Eh bien, c'est vrai, je le suis, l'ange de ton foyer.

JACQUES.

Oui. Je te vois assez, avec de petites ailes, planant au-dessus de la maison! D'ailleurs, maintenant, tu n'empêcheras plus rien, parce que je ne te dirai plus rien. Aussi, mon vieux en ce moment, j'ai une délicieuse petite amie, et tu ne la connais pas... un corps souple, une toison d'un blond fauve...

SIGISMOND.

Pas du tout, elle est rousse.

JACQUES, stupéfait.

Hein ?

SIGISMOND.

Une créature voyante, dangereuse, une fausse scandinave, car elle ne s'appelle même pas Olga Dourakine, elle s'appelle Virginie Pinchard !

JACQUES, bondissant.

Tu la connais ?

SIGISMOND.

Depuis ce matin.

JACQUES.

Je suis flambé !

SIGISMOND, fouillant dans sa poche.

Et, voilà tes lettres.

JACQUES, furieux.

Ça y est ! Ah ! c'est trop fort ! Tu t'es permis ! Oh ! tu mériterais que je te flanque par la fenêtre. Mais je l'aime ! Olga !... Et elle m'aime. De quoi vais-je avoir l'air ? Elle va me prendre pour un goujat après une pareille rupture !

SIGISMOND.

Non ! Tu as été très chic !

JACQUES.

Hein ?

SIGISMOND.

Tu lui as donné une bague d'un grand prix, et cinq cents louis en espèces. Ne t'inquiète pas, tu me les rendras... peuh... après-demain !

JACQUES, piétinant.

Oh ! oh ! oh ! Mais comment as-tu su le nom d'Olga ?

SIGISMOND.

Je t'ai fait filer par un employé de l'agence Omphale and Cᵒ, Sécurité et discrétion.

JACQUES.

Oh ! c'est trop fort ! c'est trop fort. Et qu'est-ce que tu lui as dit ? Qu'est-ce qu'elle a fait ?

SIGISMOND.

Elle a pleuré un peu.

JACQUES.

Tu vois !

SIGISMOND.

En soupirant : Je ne me consolerai jamais.

JACQUES.

Pauvre enfant !

SIGISMOND.

Et puis, elle s'est précipitée sur le téléphone. Elle a demandé un numéro et elle lui a dit : « Tu peux arriver, Edouard, le ouistiti ne viendra plus. »

JACQUES.

Hein ?

SIGISMOND.

Le ouistiti, c'est toi.

JACQUES, *indigné.*

Edouard! Je m'en étais toujours douté. C'est raide!

SIGISMOND.

Qu'est-ce que tu dis?

JACQUES.

Je dis que tu as raison! Elle est rousse et elle s'appelle Virginie Pinchard!

SIGISMOND.

Alors, tu ne m'en veux plus?

JACQUES.

Si. Tout de même, parce qu'enfin... maintenant, me voilà sans femme... Pour un homme marié, c'est ridicule!

Marianne entre.

SCÈNE XV

Les Mêmes, MARIANNE.

MARIANNE.

Tiens! Vous êtes encore ici?

JACQUES.

Oui, mais je vais sortir. Je dîne au cercle.

MARIANNE.

Vous dînerez avec moi, Sigismond?

SIGISMOND.

Mille grâces...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Maître Charlotte.

JACQUES.

L'avoué ?

MARIANNE.

C'est pour la chanteuse.

JACQUES.

Ah ! oui ! Je vous laisse. Je vais m'habiller. Bonsoir, Marianne, bonsoir !

Il sort.

SCÈNE XVI

MARIANNE, SIGISMOND, Me CHARLOTTE.

MARIANNE.

Ah ! cher monsieur Charlotte, comment allez-vous ?

Me CHARLOTTE.

Fort bien. Monsieur le baron...

MARIANNE.

Asseyez-vous donc. C'est fort aimable à vous de m'avoir cherché une divette inédite.

Me CHARLOTTE.

A titre de vieil avoué de la famille et de grand amateur de théâtre... il était tout naturel...

SIGISMOND, à Marianne avec gravité.

J'aurais préféré entendre chez vous une artiste de la Comédie-Française ou de l'Odéon !... On est toujours sûr de passer une bonne soirée. Monsieur Mounet-Sully, par exemple, est très gentil, dans les Oraisons Funèbres de Bossuet.

Me CHARLOTTE.

Le baron aime à rire...

SIGISMOND.

En tout cas il faut ici une personne d'une tenue parfaite.

MARIANNE.

Oui ! oui !

Me CHARLOTTE.

Oh ! quand vous aurez vu mademoiselle Chouquette Bouvreuil...

MARIANNE.

Du théâtre des Capucines ?

Me CHARLOTTE.

Oui. C'est une artiste... Très excitante. Bonne musicienne...

MARIANNE.

Tout ce qu'il faut pour les salons.

SIGISMOND.

On en parle beaucoup. Les uns prétendent qu'elle est encore sage, d'autres qu'elle a trois amants.

MARIANNE.

Peuh ! C'est une nuance...

Me CHARLOTTE, *avec autorité.*

Calomnie ! Calomnie ! Mademoiselle Chouquette aime un seul homme et en est aimée.

Il sourit avec fatuité.

SIGISMOND.

Un ouistiti ?

Me CHARLOTTE, *vexé.*

Non, monsieur le baron, pas un ouistiti, un homme jeune encore, séduisant, éminent, un être de charme, une intelligence d'élite...

MARIANNE.

Vous le connaissez ?

Mᵉ CHARLOTTE, changeant de ton.

Pas du tout.

MARIANNE.

Et elle est jolie?

Mᵉ CHARLOTTE.

Oh! Exquise.

MARIANNE.

Quel genre?

Mᵉ CHARLOTTE.

C'est assez difficile à vous expliquer... Connaissez-vous la Vénus de Milo?

MARIANNE.

Bien sûr!

Mᵉ CHARLOTTE.

Hé bien, elle n'a aucun rapport avec la Vénus de Milo?

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle Chouquette Bouvreuil.

Mᵉ CHARLOTTE, annonçant.

D'ailleurs, la voici.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, CHOUQUETTE.

Chouquette entre petit costume tailleur, beaucoup de tenue.

MARIANNE.

Mademoiselle...

CHOUQUETTE.

Madame...

MARIANNE, *présentant.*

Monsieur le baron des Oublies... Je ne vous présente pas monsieur Charlotte.

CHOUQUETTE.

Oh! non. Je connais beaucoup...

Me CHARLOTTE.

Hum!

CHOUQUETTE, *se reprenant.*

Je veux dire, je connais un peu Me Charlotte.

MARIANNE, *la faisant asseoir.*

Je serai ravie, mademoiselle, de vous faire entendre à mes invités.

CHOUQUETTE, *très distinguée.*

C'est moi, madame, au contraire... Je prise infiniment les milieux distingués... Car, hélas! les promiscuités du théâtre...

SIGISMOND, *épanoui.*

Promiscuité est bien.

Me CHARLOTTE.

N'est-ce pas?

MARIANNE.

Quel est votre répertoire?

CHOUQUETTE.

Très varié : J'ai le « Noël » d'Augusta Holmès. « La trombine à ma sœur » « Le printemps n'est pas mort ». . « Sigismond, t'es cochon ».

SIGISMOND, *avec éclat.*

Ah! non! Ah! non! pas ça, pas ça!

CHOUQUETTE.

Quoi?

MARIANNE, pouffant de rire.

Le baron s'appelle Sigismond.

Mᵉ CHARLOTTE.

Ah ! Et vous n'êtes pas...?

CHOUQUETTE.

Ah ! monsieur, excusez-moi. Je pourrais alors vous dire des chansons anciennes.

MARIANNE.

C'est cela, une vieille chanson.

SIGISMOND.

Oui, au moins, celles-là sont morales !

CHOUQUETTE.

J'en ai une du Directoire qui est exquise.

MARIANNE.

Voulez-vous nous donner une idée ?

CHOUQUETTE.

Mais bien volontiers.

Mᵉ CHARLOTTE.

Permettez, qu'à titre de vieil avoué de la famille j'accompagne mademoiselle Bouvreuil ?

CHOUQUETTE.

En sol majeur, (Elle baisse la voix) et tu ralentis à la fin.

Il se met au piano.

CHOUQUETTE, chantant.

Pourquoi nous marier
Quand les femmes des autres
Pour être aussi les nôtres
Se font si peu peu prier (*ter*)
Pourquoi nous marier...

SIGISMOND, très choqué.

Ah! non! Ah! non! pas celle-là! les femmes des autres qui se font peu prier... pas celle-là...

MARIANNE.

Oui, j'en préfère une autre.

Me CHARLOTTE.

Si vous chantiez votre dernier succès?

CHOUQUETTE.

Ah! oui! C'est intitulé « Le fils de l'Eunuque. »

Me CHARLOTTE.

Le titre n'a d'ailleurs aucun rapport avec les paroles.

MARIANNE.

Voyons...

CHOUQUETTE, chantant.

L'aut'jour à mon caniche
J'donne une piéc' de dix sous,
Le lend'main dans sa niche
J'n'ai plus trouvé qu'trois sous.
Ah! quel malheur
Les parol's sont pas d'moi
La musique est d'ma sœur.

Mon pèr' fait des bretelles,
Ma mère est d'Chambéry,
Ma tant'n'est pas fidèle,
Moi j'aim'le bœuf bouilli.
Ah! quel malheur!
Les parol's sont pas d'moi,
La musique est d'ma sœur.

Au refrain petit pas dansé.

TOUS.

Ah! c'est charmant!

Me CHARLOTTE.

Il y a là, une fantaisie, une verve qu'on ne rencontre qu'au café-concert. (Chantant.) Les paroles sont pas de moi...

Il esquisse un pas.

SIGISMOND, important.

Je me permettrai cependant de faire une ou deux réserves.

CHOUQUETTE.

Lesquelles ?

SIGISMOND.

Eh bien, je crains qu'on ne soit choqué par le vers « Ma tante n'est pas fidèle »... De même « : J'aime le bœuf bouilli... » bœuf bouilli... C'est risqué, très risqué, on pourrait modifier cela... Ainsi, tenez, voulez-vous me permettre... (Il passe la main dans ses cheveux, réfléchit un moment puis chante :)

Mon pèr' fait des bretelles,
Ma mère est d'Chambéry,
Ma tante est hirondelle,
Moi j'aime le chou farci...

Me CHARLOTTE, CHOUQUETTE et SIGISMOND, ensemble.

Ah ! quel malheur !
Les parol's sont pas d'moi,
La musique est d'ma sœur.

MARIANNE, CHARLOTTE.

Très bien... très bien...

CHOUQUETTE, avec admiration.

Ah ! vous en avez un talent !

SIGISMOND, avec satisfaction.

Je suis poète. Voilà tout... Vous avez remarqué : « *Ma tante est hirondelle* ». C'est à la fois romanesque et distingué...

Me CHARLOTTE.

Et chou farci!.. C'est une trouvaille...

MARIANNE.

Je suis ravie... Il ne nous reste, mademoiselle, qu'à arrêter les derniers détails.

Me CHARLOTTE, prenant congé.

Je vous laisse, chère madame.

MARIANNE.

Merci, mon bon Charlotte. Merci.

Me CHARLOTTE.

Très heureux de vous avoir été agréable.

CHOUQUETTE, à Charlotte, bas.

Au revoir, toi.

Me CHARLOTTE, cérémonieux.

Mademoiselle, mes respectueux hommages.

MARIANNE.

A tout à l'heure, Sigismond. N'oubliez pas, vous dînez avec moi!

SIGISMOND.

Mille grâces, attendez moi, Charlotte, je pars aussi.

Sigismond et Charlotte sortent.

SCÈNE XVIII

MARIANNE, CHOUQUETTE.

MARIANNE.

Tenez, mademoiselle, si vous voulez m'inscrire les titres.

Elle lui donne un crayon.

CHOUQUETLE.

Avec plaisir, madame.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Madame Salbris fait dire à madame qu'elle viendra déjeuner demain.

MARIANNE.

Bien.

Le domestique sort.

CHOUQUETTE, très émue.

Madame Salbris, 7 avenue d'Antin?

MARIANNE.

Oui, une de mes amies.

CHOUQUETTE, défaillant.

Ah! ah! ah! ah!

Elle s'évanouit.

MARIANNE, stupéfaite.

Mademoiselle! Mademoiselle!... Qu'est-ce qu'il y a?... Revenez à vous. (Elle lui fait respirer des sels.) Allons... allons... ça va mieux?

CHOUQUETTE.

Oui... oui... madame. Merci, c'est ridicule. Je vous demande pardon... Mais c'est ce nom!

MARIANNE.

Quoi... madame Salbris?

CHOUQUETTE, confuse.

Oui... la femme de Paul... M. Salbris a été mon premier... enfin mon premier ami, et je ne peux pas entendre son nom sans...

MARIANNE, très amusée.

Pas possible?

CHOUQUETTE, *baissant les yeux.*

Parce que je vais vous dire, madame... c'est le premier homme qui m'ait ouvert le ciel...

MARIANNE.

Salbris! Oh!

CHOUQUETTE, *se levant.*

Pardonnez-moi, madame, et permettez-moi de me retirer.

MARIANNE, *la retenant.*

Mais non, vous êtes toute pâle, prenez le temps de vous remettre... Salbris! qui aurait cru ça? Lui, un inspecteur du travail, un homme tout à fait sérieux...

CHOUQUETTE.

Oh! moi, voyez-vous, madame... J'ai toujours connu des hommes comme ça... c'est ma veine... oh! je vous demande pardon.

MARIANNE.

Pauvre petite! Si, si, parlez! Ça m'intéresse follement.

CHOUQUETTE.

Oui... Je n'ai jamais connu que des hommes comme ça. Je ne me suis jamais amusée. Je n'ai pas eu le temps.

MARIANNE.

Non?

CHOUQUETTE.

Avec ça, j'ai été toujours très tenue par ma mère...

MARIANNE, *riant.*

Ce n'est pas comme moi!

CHOUQUETTE.

Ah! Elle ne m'a pas laissée sortir avant dix-huit ans.

MARIANNE.

Oh! moi, à quinze ans, j'allais partout.

CHOUQUETTE.

Ah? Aussi je n'ai jamais eu que des amis très sérieux, sur lesquels elle avait des tas de renseignements.

MARIANNE.

Tandis que moi j'ai épousé un mari très léger que ma mère ne connaissait pas du tout.

CHOUQUETTE.

Oh! vraiment? Eh bien moi je peux dire que j'ai eu joliment de la chance. Parce que, ce qu'on a d'ennuis avec les mères : Ainsi, tenez, j'ai une de mes amies qui avait la sienne depuis six ans, elle en était très contente. Eh bien! madame, elle s'est aperçue un beau jour, qu'elle était avec un nègre et qu'elle buvait.

MARIANNE.

Oh! qu'elle est drôle! Vous me plaisez énormément.

CHOUQUETTE, avec un peu de vanité.

Tandis que ma mère à moi est vraiment ma mère. Elle était très connue sous le second empire. Elle s'appelait mademoiselle Sandra Lerville.

MARIANNE.

Ah! je connais ce nom-là.

CHOUQUETTE.

Ça ne m'étonne pas! Tous les rois qui venaient à Paris voulaient lui être présentés.

MARIANNE.

Vraiment, des rois?

CHOUQUETTE.

Oh ! vous savez, madame, faut pas s'emballer. Des rois, il y en a de tous les mondes ! Mais ma mère en a connus de très bien et même elle a fini par connaître... l'Empereur !

MARIANNE.

C'est tout naturel quand on a beaucoup d'ordres étrangers, on finit toujours par avoir la légion d'honneur.

CHOUQUETTE.

Mais hélas ! aujourd'hui tout ça est bien changé. Je vous assure que ma vie à moi n'est pas drôle.

MARIANNE.

Pourtant vous devez avoir des moments agréables?

CHOUQUETTE, mélancolique.

Mais non, madame, je n'ai jamais aimé.

MARIANNE.

Oh ! comment ?...

CHOUQUETTE.

Evidemment, avec l'éducation que j'ai reçue... Ma mère m'a toujours répété : « Quand l'amour est une carrière, il doit cesser d'être un sentiment. » Et alors, voilà, vous comprenez, je ne sais pas ce qu'il faut faire pour plaire aux hommes qui me plaisent. Enfin je suis cocotte, mais je ne suis pas coquette.

MARIANNE.

Eh bien, moi je suis coquette et je ne suis pas cocotte.

CHOUQUETTE.

Vous en avez de la chance ! Moi c'est le chagrin de ma vie d'être toujours choisie et de ne jamais choisir.

Si je savais séduire un homme gentil, je sens que je pourrais avoir de la joie... du bonheur. Mais voilà, je ne sais pas.

MARIANNE, très intéressée.

C'est incroyable! C'est si facile... Ça se fait sans y penser, un regard, un sourire... trois phrases... toujours les mêmes... Les hommes sont si simples.

CHOUQUETTE.

Ah?

MARIANNE.

Bien sûr... D'abord ils ont un amour-propre stupide.

CHOUQUETTE.

Ah?

MARIANNE.

Il suffit d'en jouer!

CHOUQUETTE.

Comment?

MARIANNE.

Quand vous rencontrez un homme qui vous plaît, qu'est-ce que vous dites?

CHOUQUETTE.

Je dis : « Ah! qu'il est bien »!

MARIANNE.

Et puis?

CHOUQUETTE.

C'est tout. Il faut dire autre chose?

MARIANNE.

Mais oui, il faut qu'il le voie, que vous le trouvez bien. Sur une phrase quelconque, vous lui murmurez : « Ah! comme vous connaissez le cœur des femmes. » Il est content, il se dandine, il se frise la mous-

tache. Alors vous ajoutez : « Ça ne doit pas être commode de vous résister ! »

CHOUQUETTE.

Oh ! c'est une très bonne idée ! Et puis... et puis...

MARIANNE.

Il se rapproche.

CHOUQUETTE.

Et je tombe dans ses bras ?

MARIANNE.

Mais non, mais non, pas si vite... Ce serait une folie... Au contraire, à ce moment-là, vous vous reprenez ; vous devenez glaciale. Vous lui dites : « Monsieur ! Il n'y a rien à faire avec moi » et s'il insiste, vous ajoutez : « Me prenez-vous pour une fille ?... alors il est affolé par ce refus, il vous poursuit...

CHOUQUETTE, *fiévreuse.*

Et je tombe dans ses bras ?

MARIANNE.

Mais non, mais non, qu'elle est pressée ! Il est à vous, vous le tenez. Mais il faut encore le griser, lui parler de choses pittoresques, évoquer des cadres voluptueux, d'ineffables duos accompagnés par de lointaines musiques de tziganes.

CHOUQUETTE, *répétant comme une leçon.*

Tziganes !

MARIANNE.

... des Côtes d'Azur, Venise et ses gondoles, Le Caire et ses pyramides... Il est enivré, éperdu, et alors...

CHOUQUETTE.

Je tombe dans ses bras...

MARIANNE, en riant.

Oui!

CHOUQUETTE.

Enfin!... Il était temps. Oh! madame, comment avez-vous appris tout ça?

MARIANNE.

Je ne l'ai pas appris... c'est naturel...

CHOUQUETTE, avec admiration.

Il n'y a qu'une femme honnête, pour en savoir si long!

MARIANNE.

Vous croyez?

CHOUQUETTE.

Oh! maintenant, je meurs d'envie d'essayer de vos conseils! Ça doit être si amusant. Et comment vous remercier. Je voudrais... je voudrais vous offrir un petit souvenir.

MARIANNE.

Hein?

CHOUQUETTE.

Vous n'accepteriez pas. Oui, je comprends... Hé bien, alors, tenez... je chanterai à l'œil chez vous...

MARIANNE.

Je vous en prie, n'insistez pas... Les bonnes actions portent leur récompense en elles-mêmes, les mauvaises aussi d'ailleurs. (Le domestique entre.) Qu'est-ce que c'est?

PIERRE.

Madame Vareilles fait prévenir madame qu'elle a la loge pour ce soir. Et qu'elle l'attend pour aller dîner au café de Paris.

MARIANNE.

Bien. Quelle heure est-il?

PIERRE.

Sept heures et quart.

MARIANNE.

Oh! mon Dieu! Excusez-moi, mademoiselle. Est-ce que monsieur est encore là?

PIERRE.

Oui, madame. Il va sortir.

MARIANNE.

Priez-le de venir. Mon mari va s'entendre avec vous pour la question matérielle. Au revoir, mademoiselle! Et quand je verrai monsieur de Salbris, je le féliciterai.

CHOUQUETTE.

Oh! ce ne serait pas convenable!

MARIANNE, riant.

Vous croyez? Oui, peut-être. Alors je féliciterai sa femme.

Elle sort en riant.

SCÈNE XIX

CHOUQUETTE, puis JACQUES.

CHOUQUETTE, exaltée.

Quel chic femme! Et dire qu'il y a des grues assez dindes pour dire du mal des femmes du monde!

JACQUES, entrant en habit.

Mademoiselle, madame Chardin me prie... mais sapristi...

CHOUQUETTE.

Monsieur...

JACQUES.

Mais je vous connais très bien, mademoiselle !

CHOUQUETTE.

Ah?

JACQUES.

Je vous ai été présenté à Deauville par mon ami Cambremer.

CHOUQUETTE, *vague*.

Ah ! oui, Cambremer.

JACQUES.

Mais oui, et il me semble que... enfin... vous étiez on ne peut plus intimes.

CHOUQUETTE, *innocente*.

Oh ! non... Nous avons vécu trois mois ensemble, mais je ne le connais pas autrement.

JACQUES.

Ah? Et depuis, d'ailleurs, je vous ai rencontrée souvent.

CHOUQUELTE.

Le demi-monde est si petit.

JACQUES.

Tenez, il n'y a pas quinze jours. Où ça donc?

CHOUQUETTE.

Aux courses? Au Palais de Glace ?

JADQUES.

Non, c'était à la messe d'onze heures à la Madeleine !

CHOUQUETTE, avec dignité.

J'y vais régulièrement.

JACQUES.

Moi aussi.

CHOUQUETTE.

Non, pas possible!

JACQUES.

Je ne la raterais pas pour un empire. C'est un endroit exquis...

CHOUQUETTE.

Ah! Vous trouvez?

JACQUES.

Exquis! On y rencontre un tas de petites femmes froufroutantes et soyeuses qu'on a priées toute la semaine et qui viennent prier ce jour-là. Elles arrivent avec les remords de la veille et le chapeau du lendemain. Elles découvrent au ciel leur petite âme qui a souvent des dessous charmants. Elles viennent coqueter avec le Seigneur. Elles se le représentent volontiers sous l'apparence d'un vieil abonné de l'Opéra très bien élevé, très bon, et très riche. Et elles lui disent : Mon Dieu... Donnez-nous notre luxe quotidien... Accordez-nous d'aimer notre prochain et surtout d'en être beaucoup aimées. Et n'éloignez pas trop de nous les tentations. Elles s'agenouillent, elles se frappent la poitrine, pas bien fort, avec des menottes qui gantent six et quart. Les jolies petites fautes montent dans l'air et s'évaporent. Il y a dans l'atmosphère quelque chose de coupable, de voluptueux et de sacré. Cela sent l'encens et la violette. Et on aperçoit dans le clair obscur des chapelles, des chevelures fauves, mal nouées, car on

s'est levée de bonne heure. C'est la messe de toutes les petites pécheresses... C'est la messe de la Madeleine...

CHOUQUETTE.

Dites donc, vous avez l'air d'un bon apôtre, vous!

JACQUES.

Assez bon.

CHOUQUETTE.

Et qui apprécie les pécheresses?

JACQUES.

Peuh! Je leur fournis quelques remords, faut bien vivre.

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

La boutonnière de monsieur...

CHOUQUETTE, *à part.*

Il est très bien.

Pierre présente une boutonnière sur un plateau. Jacques met la boutonnière devant la glace. Pierre sort.

CHOUQUETTE, *id.*

Très bien! Ah! au fait, si j'essayais... Oui...

JACQUES, *mettant ses gants.*

Alors, mademoiselle, c'est entendu pour le 17, n'est-ce pas?

CHOUQUETTE, *avec un regard extasié.*

Ah!

JACQUES.

Quoi?

CHOUQUETTE.

Ah! comme vous savez parler aux femmes...

JACQUES.

Hein?

CHOUQUETTE.

Oui. Vous m'avez dit : C'est entendu pour le 17. C'est rien, c'est une phrase quelconque. Mais vous me l'avez dite si gentiment : « C'est entendu pour le 17. » Ah! pour sûr que vous connaissez le cœur des femmes!

JACQUES, se frisant la moustache.

Tiens! tiens!

CHOUQUETTE, à part.

Oh! c'est vrai qu'il se frise la moustache.

JACQUES.

Vous êtes intelligente, vous...

CHOUQUETTE

Oh!.. je vois bien... mais je ne sais si je peux vous le dire... Ça ne vous fâchera pas?

JACQUES.

Mais non, mais non... Dites...

CHOUQUETTE, baissant les yeux.

Eh bien, ça ne doit pas être commode de vous résister!

JACQUES.

Vrai? Délicieuse! Vous êtes une délicieuse petite femme. Et les cheveux... très jolis, vos cheveux.

CHOUQUETTE.

Oh!

JACQUES.

Et puis l'oreille... Je n'ai jamais vu une aussi jolie oreille que celle-là! Si! J'en ai vu une?

CHOUQUETTE, désolée.

Laquelle?

JACQUES, *tournant autour d'elle.*

Celle-ci. Et cette nuque. Ça doit être amusant d'embrasser cette nuque-là.

CHOUQUETTE, *à part.*

Ça va! ça va! (*Haut.*) Mais non, mais non

JACQUES, *emballé.*

Laissez-moi vous embrasser.

CHOUQUETTE.

Mais non. (*A part.*) Qu'est-ce qui vient après. Ah! (*Haut.*) je deviens glaciale.

JACQUES.

Hein? Mais ce n'est pas de jeu. Voyons, ma petite Chouquette...

CHOUQUETTE.

Ah! monsieur, me prenez-vous pour une fille?

JACQUES.

Qu'est-ce que vous dites?

CHOUQUETTE.

Je ne suis pas ce que vous croyez. Il n'y a rien à faire avec moi; rien, rien.

JACQUES.

Vous avez une petite colère qui vous va à ravir. On dirait que vous l'avez essayée... oh! elle vous fait un teint, une taille! Vous me plaisez beaucoup, vous savez! Oh! oh! mais je suis très pincé, moi!...

CHOUQUETTE.

Tant pis! (*A part.*) Ah! qu'il me plaît... (*Elle est sur le point de s'abandonner puis se reprend.*) non... pas encore!

JACQUES.

Il faut que vous soyez à moi, Chouquette, il le

faut... Vous êtes la femme que j'attendais... oui, vous n'allez pas le croire, mais c'est vrai... Depuis trois mois je meurs d'amour pour vous dans les bras d'une autre... une nommée Olga.

CHOUQUETTE.

Olga ?

JACQUES.

Oui, mais mon bon ange veillait, c'est incroyable ! Prévoyant ce qui allait arriver aujourd'hui, il a rompu, enfin j'ai rompu ce matin... J'ai rompu d'une façon épatante...

CHOUQUETTE, *avec un élan.*

Ah !

JACQUES.

Allons, c'est entendu ?

CHOUQUETTE, *se dérobant.*

Penses-tu ?

JACQUES.

Oui, je pense.

CHOUQUETTE.

Je ne me donne pas comme ça. Je suis une femme difficile enfin... assez difficile. Et puis j'ai besoin... Attendez, c'est le plus dur à se rappeler...

JACQUES.

Quoi ?

CHOUQUETTE.

Oui, il me faut des cadres, des duos, avec de la musique et des tziganes.

JACQUES.

Très bonne idée. Les tziganes ! Ce n'est pas ma femme qui trouverait des choses pareilles.

CHOUQUETTE.

Et ce n'est pas tout ! Il me faut aussi Venise et ses Pyramides, Alger et ses gondoles. Il me faut tout ça, tout ça !

JACQUES.

Oui, oui. Tout ça est un peu flou comme géographie, mais comme sentiment c'est exquis. Ah ! petite Chouquette, petite Chouquette ! Dites que vous voulez bien, dites-le !

CHOUQUETTE.

Oui, oui... maintenant...

JACQUES.

Maintenant ?

CHOUQUETTE.

Je peux tomber dans vos bras... Ouf !

JACQUES, la câlinant.

Vous êtes un amour de Chouquette et vous verrez, ce sera gentil comme tout. Je suis libre, ma femme n'est pas jalouse.

CHOUQUETTE, le quittant brusquement.

Ah !

JACQUES.

Quoi ?

Il l'embrasse.

CHOUQUETTE.

Votre dame ! Je n'y pensais plus... Elle a été si aimable avec moi et puis si bonne... oh ! c'est mal de ma part. Je ne croyais pas que ça prendrait si bien. C'était pour rire. Quel malheur que ce soit tombé sur vous ! Ce n'est pas de ma faute. Vous lui direz que ce n'est pas de ma faute ?

JACQUES.

Tout ce que vous voudrez. Quand se verra-t-on ? Demain, voulez-vous demain à six heures?

CHOUQUETTE.

A six heures, oh! je ne peux pas, je déjeune en ville.

JACQUES.

Après-demain, alors, mercredi? Chez vous? Trois heures?

CHOUQUETTE.

Hé bien, oui, oui. Ah!

JACQUES.

Quoi encore?

CHOUQUETTE.

Qu'est-ce que dira maman? Moi qui lui avais juré... Ecoutez, je vous préviens d'une chose. Si jamais un jour je sentais que je vais vous aimer vraiment...

JACQUES.

Hé bien!

CHOUQUETTE.

Je romprais tout de suite.

JACQUES.

Comme ça se trouve, moi aussi... A mercredi alors.

CHOUQUETTE.

A mercredi.

JACQUES.

Au fait, votre adresse?

CHOUQUETTE.

3 rue du Commandant Marchand, au revoir. Encore un mot : vous êtes fidèle?

JACQUES.

Oui.

CHOUQUETTE.

Moi non plus. Adieu!

Elle sort.

JACQUES, seul.

Elle est délicieuse. Et puis cette idée de flanquer les Pyramides à Venise... Délicieuse!

SCÈNE XX

JACQUES, seul, puis SIGISMOND.

JACQUES, voyant Pierre qui entre.

Pierre, mon pardessus et mon chapeau. Je sors!

SIGISMOND, entrant très affairé.

Sept heures. Oh! je ne suis pas en retard. J'avais si peur de vous faire attendre.

JACQUES.

Oh! moi, mon vieux, je m'en fiche. Je ne dîne pas ici. Je vais à l'Olympia.

SIGISMOND.

Naturellement.

JACQUES.

Dis donc à propos. Je te remercie joliment de m'avoir débarrassé d'Olga.

SIGISMOND.

Ah! Enfin tu as retrouvé ton bon sens.

IACQUES.

Non, j'ai trouvé une autre petite femme... J'en suis fou. Elle m'attend à Alger en gondole, c'est exquis ! Merci, mon vieux... merci. Et à bientôt.

Il sort en fredonnant.

SCÈNE XXI

SIGISMOND, puis MARIANNE.

SIGISMOND, avec amertume.

Voilà le mari moderne.

MARIANNE, entrant, en grande toilette et en sortie de bal, un petit chien sous le bras.

Ah ! Tiens ! Sigismond, vous êtes là... qu'est-ce que vous venez faire ?...

SIGISMOND.

Je viens dîner avec vous.

MARIANNE.

C'est vrai ! Je l'avais complètement oublié, je dîne avec maman, au café de Paris avant d'aller aux Folies-Bergère. Vous ne m'en voulez pas ?

SIGISMOND, pincé.

Non... parce que je suis parfaitement élevé, moi.

MARIANNE.

Allons, allons, ne faites pas une méchante figure. Vous dînerez ici et vous penserez à moi... Et tenez, je vais vous donner encore une preuve d'affection.

SIGISMOND.

Laquelle ?

MARIANNE.

Vous garderez ma petite-fille chérie. Dolly! Dolly! Reste avec le monsieur. (Elle lui met le petit chien dans les bras.) Au revoir, mon cher Sigismond.

SIGISMOND.

Et puis-je espérer au moins que vous n'oublierez pas votre promesse.

MARIANNE.

Laquelle?

SIGISMOND, avec reproche.

Jeudi!

MARIANNE.

Non, je ne l'oublierai pas. A jeudi.

Elle sort en fredonnant.

SCÈNE XXII

SIGISMOND, puis PIERRE.

SIGISMOND, désespéré.

Voilà l'épouse moderne.

PIERRE, entre, en fredonnant, il apporte le « Temps » qu'il dépose sur la cheminée, puis il aperçoit Sigismond.

C'est le « Temps, » oh! pardon, monsieur.

SIGISMOND.

Bien, merci. Vous pouvez servir.

PIERRE.

Comment, monsieur dîne ici?...

SIGISMOND.

Mais oui.

PIERRE.

Ah ! monsieur on ne savait pas ; madame n'a pas prévenu et comme monsieur et madame ne dînaient pas, la cuisinière est partie pour la Comédie-Française... et moi je vais à mon cercle.

SIGISMOND.

Et voilà le domestique moderne !

PIERRE.

Mais, monsieur, il reste des sandwichs.

SIGISMOND.

Ça me suffira. C'est bien ! Allez ! (Le domestique sort. Sigismond seul s'assied sur le canapé pose le petit chien en face de lui et lui dit :) Petit chien, petit chien ! Voilà ce qu'est devenu le foyer ! Le mari et la femme l'abandonnent. Eh bien il restera quelqu'un pour le garder : moi, l'Amant, avec toi, petit chien, et le « Temps ! »

Il prend le « Temps » et l'ouvre.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Une garçonnière élégante. — Grande porte au fond à gauche donnant sur l'antichambre. Petite porte au fond à droite donnant sur l'autre sortie. Porte au premier plan à gauche et à droite. Un téléphone sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CONCIERGE, disposant le goûter. SIGISMOND, entre portant des fleurs.

SIGISMOND.

Tout est prêt ?

LE CONCIERGE.

Oui, monsieur. Le thé est sur le réchaud. Petits gâteaux, champagne...

SIGISMOND.

Bien. Vous avez épousseté les meubles de prix, rangé les ravissants bibelots ?... De l'ordre avant tout, de l'ordre. Je veux que cette garçonnière soit un nid.

LE CONCIERGE.

Monsieur ?

SIGISMOND.

Je dis un nid, que personne ne connaît. A-t-on apporté mon veston de chambre?

LE CONCIERGE.

Couleur prune de Monsieur. Il est très chic. Il moulera monsieur, il est là. Madame aussi est là.

Il montre le fumoir à droite.

SIGISMOND.

Madame la marquise?

LE CONCIERGE.

Oui, monsieur, comme d'habitude. Monsieur est fidèle, mes compliments; moi je ne le suis pas. Je suis concierge, mais je ne suis pas fidèle.

SIGISMOND.

Hein?

LE CONCIERGE.

Du reste, madame la marquise le mérite. C'est une personne bien avenante, pas fière avec les domestiques. L'autre jour, elle m'a serré la main.

SIGISMOND.

Quoi?

LE CONCIERGE.

Seulement, ce que je ne comprends pas c'est qu'elle vient toujours par la rue de l'Université quand monsieur a une entrée privée par la rue Saint-Guillaume. Faut croire qu'elle ne veut pas se cacher. Elle est fière d'aimer monsieur. C'est curieux...

SIGISMOND.

C'est bon. Allez. Je n'y suis pour personne.

LE CONCIERGE.

Ah! J'oubliais une lettre pour monsieur.

SIGISMOND, qui a le dos tourné.

Posez ça là.

LE CONCIERGE, la mettant sur la table.

Une lettre de pauvre sans doute. Si monsieur a besoin de quelque chose il sonnera ma femme parce que moi, je suis attendu dans ma propre garçonnière.

Il sort.

SIGISMOND, avec mépris.

Voilà le concierge moderne!

SCÈNE II

SIGISMOND, puis AUGUSTINE.

SIGISMOND, qui est allé à la porte du fumoir.

Chère marquise.... (Il regarde si le concierge est sorti.) Bonjour, Augustine.

AUGUSTINE, entrant.

Bonjour, monsieur. Monsieur le baron va bien?

SIGISMOND.

Merci, Augustine. Vous êtes là depuis longtemps?

AUGUSTINE.

Je suis-t-arrivée à deux heures comme d'habitude. C'est tout de même farce la manigance que madame a inventée de me faire passer pour vot' connaissance.

SIGISMOND.

Voyons, Augustine, on vous a expliqué...

AUGUSTINE.

N'empêche que c'en est une drôle d'affaire... C'est

pas que je m'ennuie. Oh! non, ça me plaît bien d'être chez vous. C'est joli, c'est frais.

SIGISMOND, *flatté.*

C'est un nid. Un nid arrangé avec le goût le plus délicat. Ce nid je ne l'ai pas meublé, je l'ai couvé. A côté il y a des saxes de tout premier ordre. C'est un chef-d'œuvre!

AUGUSTINE.

C'est vrai! oh! je ne m'ennuie pas ici, je m'occupe, je range, je lis vos lettres.

SIGISMOND.

Hein? Je vous le défends.

AUGUSTINE, *sentimentale.*

Comme monsieur voudra. Je ne peux rien refuser à monsieur. (*Elle soupire.*) Ah! je comprends qu'on aime monsieur... gros comme il est!... je comprends madame...

SIGISMOND.

Augustine, je tiens à vous dire une chose... Votre maîtresse n'est pas la mienne.

AUGUSTINE.

Non?

SIGISMOND.

Je le jure.

AUGUSTINE.

Oh! alors, c'est-y donc que monsieur le baron est un Nicodème?

SIGISMOND.

Augustine, taisez-vous, je vous prie; d'ailleurs, vous pouvez partir. J'attends madame Chardin.

AUGUSTINE.

Bien, monsieur... (*Fausse sortie.*) Ah! je ne pensais plus

à la commission que madame m'a chargée pour monsieur. Elle ne pourra pas venir le voir aujourd'hui.

SIGISMOND, avec éclat.

Aujourd'hui jeudi ?

AUGUSTINE.

Parce qu'elle avait oublié de chercher un appartement pour ses cousins Golard qui sont arrivés de ce matin à l'Hôtel du Bon Lafontaine.

SIGISMOND, désespéré.

Oh ! malgré ses promesses, c'est mal, c'est bien mal. Oh ! ces Golard, ces funestes Golard ! Je vais vous donner un mot pour madame, un mot bien senti. (Il va à la table et trouve la lettre déposée par le concierge.) Qu'est-ce que c'est que ça ? Une lettre de pauvre sans doute, de basses flatteries, des compliments obséquieux... (Il ouvre et lit.) « *Monsieur et espèce de saligaud...* » Hein ?

AUGUSTINE.

Ça, monsieur, c'est pas une lettre de pauvre.

SIGISMOND, lisant.

Vous m'avez pris le cœur de mon Augustine. Depuis qu'elle vous aime, elle me ferme sa tendresse adorable. Je compte vous casser la margoulette. — Signé : LÉGUILLE, Caporal...

AUGUSTINE.

Oh ! mon Dieu !

SIGISMOND.

Comment, malheureuse !

AUGUSTINE, accablée.

J'avoue... Léguille était mon pays. Il l'est plus. C'est vous que j'aime.

SIGISMOND.

Hein ?

AUGUSTINE, tendre.

Je suis poétique... J'aime les gros hommes... Je vous aime...

SIGISMOND.

C'est fantastique !

AUGUSTINE.

C'est pas ma faute, je venais ici... Monsieur le baron arrivait gracieux et beau comme toujours, avec ses petits bras, ses petites jambes... Et si gai ! Un vrai *bouc* en train. Alors, moi, comme j'avais une belle robe, j'ai cru que je pouvais vous aimer. Je m'ai brûlé à la flamme fatale, papillon infortuné.

SIGISMOND, ému.

Augustine !

AUGUSTINE, avec passion.

Je me sacrifierai, mais donnez-moi un *beser.*

SIGISMOND.

Pauvre fille ! Pauvre fille !

AUGUSTINE.

Un beser ! Un doux beser !...

Il l'embrasse sur le front.

AUGUSTINE.

Ah !

SIGISMOND, très digne.

Et maintenant, oubliez-moi, pauvre femme... pauvre femme de chambre... oubliez-moi... (A part.) Cet humble amour me touche. (Elle pleurniche. — On sonne.) Qu'est-ce que c'est ? Sans doute la concierge... Baissez votre voilette.

Il va ouvrir.

SCÈNE III

Les Mêmes, JACQUES.

SIGISMOND, apercevant Jacques.

Jacques !

AUGUSTINE.

Monsieur !...

Elle s'écarte et dissimule de son mieux son visage.

JACQUES.

J'ai à te parler, d'une affaire très importante... (Il aperçoit Augustine.) Oh ! Pardon !

SIGISMOND, furieux.

Qu'est-ce que tu fais ici ? Je n'y suis pas. Va-t'en ! Comment as-tu su l'adresse de ma garçonnière ?

JACQUES, bas, à Sigismond.

Une femme ! Ah ! c'est la marquise !

SIGISMOND.

Oui.

JACQUES.

Forte femme ! (A Augustine.) Toutes mes excuses, madame.

SIGISMOND.

C'est désastreux, désastreux...

AUGUSTINE, prenant un accent de fantaisie.

Ne craignez rien, bon ami, monsieur est certainement gensse du monde.

JACQUES, bas.

Fichtre !

SIGISMOND, id.

C'est une étrangère !

AUGUSTINE.

J'ai été troublée monsieur par votre éruption soudaine... N'importe, soyez le bienvenu chez celui qui m'adore.

SIGISMOND.

Passons, passons !

Enervé, il bouscule Jacques et fait tomber son chapeau.

JACQUES.

Prends donc garde !

AUGUSTINE, le ramassant.

Oh ! quel malheur ! Un chapeau tout neuf de lundi dernier !

JACQUES.

Hein ?

SIGISMOND.

Passons !...

Il arrache le chapeau à Augustine.

JACQUES, stupéfait.

Comment cette dame sait-elle que j'ai acheté un chapeau neuf lundi dernier ?

SIGISMOND.

C'est bien simple, bien simple... (Il regarde dans le chapeau.) Parbleu ! Ton chapelier demeure 90, Faubourg Saint-Honoré...

AUGUSTINE.

Je reste en face.

SIGISMOND.

Voilà !

JACQUES.

En face ? mais c'est l'Elysée !

SIGISMOND.

Allons, passons, passons...

AUGUSTINE.

Adieu, bon ami ! reconduisez-moi ! Monsieur ! Au revoir, mon canard !

Elle sort.

SCÈNE IV

JACQUES, SIGISMOND.

JACQUES, se tordant.

Mazette !

SIGISMOND.

Je vais t'expliquer, c'est une Roumaine, elle vibre.

JACQUES, riant.

Tous mes compliments ! Eruption !

SIGISMOND.

Passons... Il faut que je sache maintenant, moi...

JACQUES.

Comment j'ai eu l'adresse de ta garçonnière, mon canard : Tout bonnement par le fileur de la maison Omphale and C° que tu employais à me suivre, et qui est venu m'offrir ses services.

SIGISMOND.

Infamie ! Et pourquoi ?

JACQUES.

Pourquoi je tombe à l'improviste dans ton petit

chosoir. Parce qu'il m'arrive un ennui, un gros ennui.

SIGISMOND, avec élan.

Mon cher Jacques, je suis à ta disposition, un gros ennui... Je suis enchanté... quel service puis-je te rendre?

JACQUES.

Eh bien, il me faut ta garçonnière pour cet après-midi.

SIGISMOND.

Ma garçonnière... Jamais!

JACQUES.

Ah! mon cher, c'est sérieux. Si tu refuses, je me brouille avec toi.

SIGISMOND.

Non! non!

JACQUES.

Ah! Tu n'es pas mon ami.

SIGISMOND, avec éclat.

Je ne suis pas ton ami, moi? Oh! Qui est-ce qui, l'été dernier pour t'être agréable, t'a accompagné à Vichy?... Moi! Qui est-ce qui y a attrapé une maladie de foie?... Moi! Qui est-ce qui se jetterait pour toi dans le feu? Toujours moi.

JACQUES.

Tu m'embêtes avec ton feu! Il n'y a pas de feu. On n'a pas besoin de gens qui se jettent au feu. D'abord, il y a des pompiers pour ça! On a besoin de gens complaisants, gentils, de gens qui vous prêtent leur garçonnière.

SIGISMOND.

Mais enfin, qu'est-ce que tu veux y faire?

JACQUES.

De l'aquarelle !

SIGISMOND.

Ironie déplacée. (Il se frappe le front.) Oh ! tu veux recevoir une femme.

JACQUES.

Ciel ! Comment as-tu deviné ?

SIGISMOND.

Je ne suis pas un imbécile ! Ainsi tu recommences ! Hé bien, moi je ne veux pas que tu trompes ta femme... surtout en ce moment.

JACQUES.

Hein ?

SIGISMOND.

C'est honteux ! Enfin, l'existence n'est pas une noce perpétuelle ?

JACQUES.

Qu'est-ce que tu veux ? Je suis pessimiste, ce qui me donne le droit d'être très exigeant envers la vie.

SIGISMOND.

Eh bien, moi je suis optimiste et il ne m'arrive que des embêtements.

JACQUES.

C'est bien fait.

SIGISMOND.

Alors, tu ne peux pas rester huit jours sans prendre une maîtresse ?

JACQUES.

Non ; j'aime trop ma femme pour ça.

SIGISMOND.

Hein !

JACQUES.

Tu ne comprends donc pas que si je la trompe, ma femme, c'est pour elle, pour qu'elle ait une vie agréable... Si je ne la trompais pas, je serais nerveux, tracassier, insupportable... Un mari qui ne trompe pas sa femme, lui en veut de ne pas la tromper. Et puis si tu savais quelle occasion unique ! Une petite créature exquise. Nous nous sommes vus et connus avant-hier ; chez elle. Mais je ne peux pas y retourner.

SIGISMOND.

Pourquoi ?

JACQUES.

Une déveine inouïe. Mon dentiste habite dans la maison.

SIGISMOND.

Et alors?

JACQUES.

Eh bien, hier, je l'ai rencontré dans l'escalier, mon dentiste. Il m'a demandé où j'allais. J'ai été obligé de lui dire : Chez vous. Il m'a fait monter, m'a flanqué dans son fauteuil et a failli m'arracher une dent excellente.

SIGISMOND.

Aïe! Aïe!

JACQUES.

Je ne peux pas continuer sur ce pied-là. Alors, pris au dépourvu, j'ai dit à ma petite amie de venir ici tout à l'heure. Tu vois, il faut que tu t'en ailles... va-t'en!

Il lui met son chapeau sur la tête et lui donne sa canne.

SIGISMOND.

Non... Enfin... Oh! c'est inqualifiable... Heureuse-

ment encore que... quelqu'un que j'attendais ne viendra pas.

Sonnette.

JACQUES.

Quoi?

SIGISMOND.

Rien. Quand je pense... Ah *Quo vadis? Quo vadis?*

Sigismond sort par la petite porte du fond en se querellant, poussé dehors par Jacques.

JACQUES.

Ouf! Mais comment cette dame sait-elle que j'ai acheté un chapeau lundi dernier?

On sonne à la grande porte, il va ouvrir.

SCÈNE V

JACQUES, POUSTA.

Pousta entre, costume tzigane, boîte à violon, accent hongrois.

JACQUES.

Ah! C'est vous, Pousta?

POUSTA.

Oui, monsieur. J'ai reçu votre télégramme. Je suis accouru.

JACQUES, s'asseyant.

Voici. Une amie à moi m'a exprimé le désir d'entendre de la musique de tzigane... hum!... dans de certaines conditions... et je tiens à lui faire cette surprise... Votre orchestre est en bas?

POUSTA.

Oui. Le quatuor seulement ainsi qu'il était convenu. Mais je ne vois pas de préparatifs pour la matinée. Car c'est évidemment une matinée?

JACQUES.

Oh! vous savez, c'est une matinée... Enfin une toute petite matinée.

POUSTA.

L'intimité.

JACQUES.

La stricte.

POUSTA.

Je comprends. Une dizaine de personnes.

JACQUES.

Même pas. J'ai lancé très peu d'invitations. Nous serons deux.

POUSTA.

Ah! Vous êtes en deuil peut-être?

JACQUES.

C'est ça. Enfin, nous serons deux. Et la personne avec qui j'ai à causer de... enfin... de.,.

POUSTA.

Ah! Je comprends. Gazons!

JACQUES.

C'est ça... Cette personne désire entendre un peu de musique à la cantonade, pendant que... enfin...

POUSTA.

Ah! je comprends encore. Gazons. Mes compliments, monsieur, vous êtes un artiste. J'ai précisément un programme intime pour ce genre d'accom-

pagnement. Je commence par : — *Je vais m'en fourrer, fourrer jusque-là...* Amoroso, affectuoso, crescendo, largo, puis diminuendo. — A la reprise je donne la valse lente : *Voulez-vous bien ne plus dormir*. Et si on demande une seconde reprise, je joue... « *Encore un baiser,... veux-tu bien* ? » Quant à la troisième reprise...

JACQUES, *faisant un geste de modestie.*

Hum !... la troisième... Enfin, je m'en remets à vous. Vous vous tiendrez dans l'office. (*Il ouvre la porte de gauche et regarde.*) Tenez, il communique, avec l'escalier de service. Vous ferez monter vos musiciens par là.

POUSTA.

Entendu. Et à quel moment devez-vous... enfin, dois-je... enfin, devons-nous... ?

JACQUES.

Hé bien... voyons... (*Il regarde autour de lui.*) Tenez, ce timbre vous servira de signal... (*Il lui montre du timbre placé sur la table.*) Dès que vous l'entendrez, allez-y ; c'est compris !

POUSTA.

Et la reprise ? une demi-heure après ?

JACQUES.

Hum !... mettons trois quarts d'heure. Ou plutôt non, je donnerai un second coup de timbre.

POUSTA.

Convenu. Monsieur, vous êtes un artiste.

Il sort.

JACQUES.

Enfermons-le, les femmes sont si curieuses.

On sonne.

SCÈNE VI

CHOUQUETTE, JACQUES.

JACQUES, *allant ouvrir à Chouquette qui entre.*

Ah! Vous voilà, petit chou!

CHOUQUETTE.

Me voilà!

Jacques veut l'embrasser.

CHOUQUETTE.

Voulez-vous bien vous tenir tranquille? Vous savez, on sera sage. Hier j'ai eu un moment de faiblesse inouï!

JACQUES.

Inouï! Vous le regrettez?

CHOUQUETTE.

Idiot!

JACQUES.

C'était délicieux!

CHOUQUETTE.

Oui... c'était, c'était bien... Vous ne l'avez pas oublié...

JACQUES.

Pas encore... J'ai beaucoup de mémoire...

CHOUQUETTE *.

Pourtant vous étiez arrivé en retard.

JACQUES.

Oui, ça m'est si naturel que, quand je n'arrive pas en retard il me semble que je ne suis pas exact.

* Les parties entre astériques sont supprimées à la représentation.

CHOUQUETTE.

Je ne vous attendais plus. Ma femme de chambre est entrée et m'a dit en rougissant : « Il y a là un monsieur qne je ne connais pas... Dans ce cas-là elle rougit toujours. Elle a d'ailleurs ajouté. Il est très bien ! »

JACQUES.

Je lui avais donné vingt francs. Elle m'a introduit dans votre boudoir. J'ai eu tout de suite envie de n'y pas bouder. Il y avait des rideaux roses des lampes roses. Vous étiez toute rose, dans un peignoir rose... Moi, j'étais plein d'idées roses... Enfin, tout était rose, sauf un bouquet de roses qui était jaune. Je vous ai prise dans mes bras. Votre tête est tombée sur mon épaule. C'était plus que je ne pouvais en supporter. Brisé par cette émotion, je fus obligé de me coucher.

CHOUQUETTE.

Moi aussi...

JACQUES.

Nous n'avons plus parlé. Et c'est alors que nous avons été vraiment sincères.

CHOUQUETTE.

C'est vrai.

JACQUES.

Car voyez-vous, ma petite Chouquette, j'ai beau être un homme du monde, j'ai de certains moments où je suis joliment sincère.

CHOUQUETTE.

Moi aussi, je les ai ces moments-là.

JACQUES.

Ce sont les mêmes.

CHOUQUETTE.

C'est éreintant.

* JACQUES.

Chouquette, Chouquette, vous êtes gentille comme tout. Chouquette, je sens que je vais vous adorer.

CHOUQUETTE.

Vrai ?

JACQUES.

J'ai commencé. Ainsi hier en vous quittant j'étais si content que je vous ai donné la plus grande preuve d'amour qu'on puisse donner à sa maîtresse.

CHOUQUETTE.

Laquelle ?

JACQUES.

J'ai acheté un très joli cadeau pour ma femme. Un loulou de Poméramie.

CHOUQUETTE.

Je suis très touchée, c'est gentil, très gentil !

JACQUES.

Et maintenant je voudrais vous demander quelque chose.

CHOUQUETTE.

Quoi ?

JACQUES.

Vous avez un amant... enfin... une situation.

CHOUQUETTE.

Bien sûr.

JACQUES.

Je voudrais savoir qui c'est ?

CHOUQUETTE.

Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?

JACQUES.

Ça me fait beaucoup! Qui trompe-t-on ici? Il faut toujours savoir qui l'on trompe, sans ça on s'expose à être ingrat envers un homme dont on partage au moins un goût, une idée.

CHOUQUETTE.

C'est moi l'idée!

JACQUES.

C'est vous! C'est une très bonne idée. Eh bien, cette idée-là je veux savoir avec qui elle m'est commune. Voyons, qui est-ce votre situation?

CHOUQUETTE.

C'est Me Charlotte.

JACQUES.

Mon avoué?

CHOUQUETTE.

Oui.

JACQUES.

Ce n'est pas possible. (Tombé sur un canapé.) Charlotte... C'est Charlotte! Je suis très content... très content... Il a plaidé pour ma grand'mère, il a divorcé ma sœur. Il est mêlé à mes plus chers, à mes plus coûteux souvenirs de famille et c'est lui encore qui me passe cet acte-là... Ça n'est pas un avoué, c'est un procureur! Charlotte, c'est Charlotte, il faut que je vous embrasse.

JACQUES, la prenant dans ses bras.

Hein! qu'est-ce que c'est que ça? du carton!

CHOUQUETTE.

Ingrat! C'est un cadeau pour vous!

JACQUES.

Ah! J'aime beaucoup les cadeaux.

CHOUQUETTE.

Tenez.

Elle lui donne la photographie qu'elle tire de son corsage.

JACQUES.

Votre photographie! (Il la regarde.) Oh! ça, c'est gentil. Il y a une dédicace, j'espère! (Il lit.) « A M. Jacques Chardin. » C'est tout! Brrr!...

CHOUQUETTE.

Quoi?

JACQUES.

Ah! que c'est froid! Je gèle. Voulez-vous bien me mettre tout de suite quelque chose de plus... de moins... quelque chose d'intime, de confidentiel... enfin quelque chose d'amusant à montrer à ses amis.

CHOUQUETTE.

Attendez!

Elle écrit en s'appliquant.

JACQUES, il lit par dessus son épaule.

« A mon coco chéri, au premier homme qui m'ait ouvert le ciel. Souvenir de ce jour inoubliable, 9 avril 1904. » Oh! ça, ma petite Chouquette!

CHOUQUETTE.

Il faut laisser sécher.

Elle pose la photographie sur la table.

JACQUES.

C'est en même temps tapé et délicat. On sent que vous avez trouvé ces mots-là dans votre cœur.

CHOUQUETTE.

Presque *.

JACQUES.

Dans votre bon petit cœur de bonne petite cocotte.

CHOUQUETTE.

Dites donc, soyez poli.

JACQUES.

Oh! ne vous vexez pas, ma chérie. Je les vénère, les bonnes petites cocottes. Elles ont une mission, un rôle social. Elles donnent du goût à la vie, elles reposent du devoir. Songez donc que vous êtes les seules femmes qui ne nous obligiez pas à mentir, les seules auxquelles on ne parle d'amour que quand on a envie d'en parler et qui ne vous en demandent jamais en dehors de ça! Et ce n'est pas tout : après le plaisir de vous prendre, nous connaissons celui de vous quitter, et c'est le plus grand de tous pour un cœur vraiment épris! Avec vous, on s'aime sans s'aimer... Le rêve!... Avec vous les liaisons ne sont jamais dangereuses. Et plus tard on se souvient de vous comme de jolis pays qu'on a traversés très vite et dont on n'a connu que la grâce... Vous êtes l'éternelle, la divine aventure. Oui, oui, vous êtes les bonnes petites cocottes.

CHOUQUETTE.

Ah! ce que vous parlez bien!

JACQUES.

Oui, mais j'ai assez parlé... * Petite Chouquette .. Allons, venez, venez!

Il la prend dans ses bras.

CHOUQUETTE, se défendant.

Non, non... décidément pas ici... * c'est intimidant... devant tous ces meubles qui ne nous connaissent pas.

JACQUES.

Ne craignez rien. Ils seront ravis. Je réponds d'eux. Regardez le vieux fauteuil, il nous bénit de ses deux petits bras... et le divan, le divan qui soupire : Venez, je ne crierai pas. Et puis, écoutez...

CHOUQUETTE.

Quoi?

JABQUES.

Ecoutez. Vous n'entendez pas?

CHOUQUETTE.

Qu'est-ce que c'est?

JACQUES.

Ah! je sais : c'est le lit, le lit qui, dans la chambre à côté, murmure : je suis là.

CHOUQUETTÈ.

Ah! vous avez une façon de dire les choses!

JACQUES.

Et de les faire!

CHOUQUETTE.

Oui... aussi... * Enfin, vous devez comprendre tout de même. Oh! je sais bien que vos femmes du monde n'ont pas de ces scrupules. Mais moi, oh! quand ce ne serait que le déshabillage... quelle horreur!... Oh! la première agrafe!...

JACQUES.

J'ai une idée : commençons par la seconde?

CHOUQUETTE.

Non, non!... Renonçons!

JACQUES, *en commençant à lui ôter son corsage.*

Hé bien, soit, renonçons, vous avez raison. C'est

si délicat d'enlever un corsage... Il y a la broche d'abord, où on se pique... Aïe!... Et puis le col hérissé d'épingles... Oui, oui, renonçons... Les agrafes à secret et les manches, les manches trop étroites... Comment sortir jamais des manches?... Renonçons.

CHOUQUETTE, qui n'a plus de corsage.

Oui, oui, renonçons... car jamais je n'oserais ôter mon corsage!

JACQUES.

C'est comme moi, jamais je n'oserais ôter mon veston.

Il ôte vivement son veston.

CHOUQUETTE.

Ciel! Je n'ai plus mon corsage!

JACQUES.

Fatalité! Je n'ai plus mon veston! Chouquette, Chouquette, tu es exquise! tu es une petite chose adorable. Viens, viens, je vois rose...

Il l'embrasse follement dans la nuque.

CHOUQUETTE, s'arrachant de ses bras avec un grand cri.

Ah! Ah! mon Dieu!

JACQUES.

Quoi?

CHOUQUETTE.

Ce baiser... quelque chose d'effrayant, jamais je n'ai senti ça. C'est divin! c'est affreux!

JACQUES.

Quoi? Quoi?

CHOUQUETTE.

Ah! mon Dieu! mais je vous aime, je vous aime! Rendez-moi mon corsage!

JACQUES.

Votre corsage?

CHOUQUETTE.

Je m'en vais, je m'en vais. Je ne veux plus vous revoir.

JACQUES.

Pourquoi?

CHOUQUETTE.

Parce que je vous aime. Remettez votre veston.

JACQUES.

Comment?

CHOUQUETTE.

Je vous aime .. Alors je vous quitte... Ah! je vous avais prévenu, n'est-ce pas? Rendez-moi mon corsage...

JACQUES.

Parce que vous m'aimez?...

CHOUQUETTE.

Oui, oui, je vous adore. Rendez-moi mon corsage. Remettez votre veston.

JACQUES.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire?... Mais c'est à devenir fou, fou, fou!

SCÈNE VII

LES MÊMES, SIGISMOND.

Sigismond entre violemment.

SIGISMOND.

Vite! vite! Jacques, remets ton corsage; madame, remettez votre veston!

Il tend le veston à Chouquette et le corsage à Jacques.

JACQUES et CHOUQUETTE.

C'est pas ça ! C'est pas ça !

JACQUES.

Toi ici ! Qu'est-ce que tu viens faire ?

SIGISMOND.

Fuyez ! Cette lettre qu'on m'a apportée au cercle... Quelqu'un qui ne devait pas venir et qui va venir. Ah ! quel désastre si je n'étais pas arrivé à temps. Fuyez !

CHOUQUETTE.

Merci, monsieur, merci ; vous m'avez sauvée. (A Jacques.) Je vous aime, adieu !

Elle se sauve par le fond.

JACQUES.

Oh ! oh ! oh ! Mais c'est fou ! c'est fou ! Chouquette ! Chouquette ! (Secouant Sigismond.) Oh ! je ne sais rien de plus insupportable que toi ! Vieille ouvreuse, va !

Il court après Chouquette et sort par le fond.

SCÈNE VIII

SIGISMOND, seul.

SIGISMOND.

Oh ! quelle émotion ! Dire que Marianne aurait pu surprendre son mari ici ! Nous avons frôlé le drame. Où est la lettre ? Ciel ! perdue ! Non, la voilà ! (Il lit.) « Mon bon Sisi »... Son bon Sisi... D'abord, elle m'a appelé Sigismond, puis Sigis, puis Sisi. Chaque fois elle supprime une syllabe. C'est ça, l'amour. (Relisant.) « Mon bon Sisi. Tout est arrangé. Ma femme de chambre, en sortant de chez vous, a trouvé un apparte-

ment pour les funestes Golard. Me revoilà libre. Je viendrai à quatre heures. Tout à vous. Marianne. » — Elle a mis : tout à vous. Tout à moi ! Ah ! mon veston de chambre. (Il le prend sur un meuble et l'endosse.) Elle va venir... Quelle attitude prendre ?... (Il essaie des poses.) Celle-ci ? non, celle-là !... Elle apparaîtra et je lui dirai : Voilà votre Sisi... le voilà... (Bruit ; il écoute.) On a fermé la petite porte de la rue Saint Guillaume. C'est elle !...

Il court à la porte, l'ouvre, puis revient prendre sa pose. Marianne apparaît.

SCÈNE IX

SIGISMOND, MARIANNE.

SIGISMOND.

Voilà votre Sisi ! Le voilà !

MARIANNE.

Et voilà votre Marianne, mon ami, qui vient comme elle l'avait promis, et, pas en retard...

Il lui défait son manteau

SIGISMOND.

Merci, merci. On ne se doute pas combien l'exactitude aux rendez-vous peut anoblir une liaison.

Il lui prend les mains.

MARIANNE.

J'ai eu une peine à m'échapper de la matinée Troussel. Heureusement que c'est à deux pas d'ici.

SIGISMOND.

Merci... merci... Ah ! comme vous m'aimez !... Oh ! Laissez-moi vous serrer dans mes bras avec gravité.

MARIANNE.

Jamais, jamais on ne m'a serrée ainsi !...

SIGISMOND.

Oh ! laissez-moi vous embrasser avec dignité.

Il l'embrasse.

MARIANNE.

Oh ! encore !... Jamais, jamais on ne m'a embrassée ainsi !... Si, quelqu'un...

SIGISMOND, *inquiet.*

Qui ça ?

MARIANNE.

Ma nourrice.

SIGISMOND.

Extase ! Extase !

MARIANNE.

Quand Jacques m'embrasse, lui, c'est d'un air distrait... Il glisse, il effleure...

Il l'embrasse avec force.

SIGISMOND.

Mais je ne glisse pas, moi... (*Il l'embrasse.*) Je n'effleure pas, moi... et quand je vous tiens dans mes bras, Marianne, ne croyez pas que je m'abandonne à la volupté, non... Je pense à la noblesse de notre amour, à nos devoirs, à nos responsabilités...

MARIANNE.

Vous pensez à tout ça ?

SIGISMOND.

Oui.

MARIANNE.

Ça doit vous faire très mal à la tête.

SIGISMOND.

Très, très!

MARIANNE.

Mon ami, vous êtes affectueux, très affectueux.

SIGISMOND.

Très, très!

MARIANNE.

Mais vous n'êtes pas très gai.

SIGISMOND.

Comment serais-je gai, Marianne, à l'instant où nous allons être enfin tout entiers l'un à l'autre...

MARIANNE.

C'est vrai, cette heure est solennelle.

SIGISMOND.

Auguste!

MARIANNE.

Hein?

SIGISMOND.

Elle est auguste!

MARIANNE.

C'est que, voyez-vous, mon ami, je ne suis pas de ces perruches mondaines, pour qui ça n'a aucune importance de tromper son mari. Pour moi, c'en a beaucoup. On a beau dire! C'est un grand jour dans la vie d'une honnête femme; on y a rêvé, jeune fille... vaguement, purement... On s'est habitué tout doucement à l'idée de la faute en s'en révoltant pour le compte des autres, et, peu à peu, comme on a épuisé à propos de ses amies tout ce qu'on avait de sévérité... il n'en reste plus pour soi-même. Et alors...

SIGISMOND.

Et alors?

MARIANNE.

Et alors, on vient dans le petit rez-de-chaussée de la rue de l'Université.

SIGISMOND.

Extase! Extase!... Ah! Marianne, Marianne... (Il l'embrasse et se cogne à son chapeau.) Otez votre chapeau.

MARIANNE.

Déjà!...

SIGISMOND.

Encore des scrupules? Oubliez-vous que le président Magnaud a dit: l'adultère ne porte atteinte à la tranquillité ni à la propriété de personne.

MARIANNE.

Le président Magnaud a dit ça...?

SIGISMOND.

Il l'a dit.

MARIANNE.

Alors je retire mon chapeau.

SIGISMOND.

Ah! comme vous m'aimez! Comme vous m'aimez...

MARIANNE.

Vous en êtes sûr?

SIGISMOND.

Oui.

MARIANNE.

Eh bien, dites-le moi, dites-le moi encore, pour que j'en sois sûre aussi.

SIGISMOND.

Oui, vous m'aimez. Vous êtes folle de moi. Et vous n'avez pas oublié votre promesse? N'est-ce pas que vous ne l'avez pas oubliée?

MARIANNE.

Oui, oui... et certainement... certainement qu'un jour ou l'autre...

SIGISMOND, *avec éclat.*

Un jour ou l'autre... elle a dit seulement : un jour ou l'autre !

Il pleure.

MARIANNE.

Ne pleurez pas, je vous en prie, ne pleurez pas... je ne peux pas vous voir pleurer... Enfin, vous devez comprendre tout de même : Les honnêtes femmes ne peuvent pourtant pas céder comme les autres. Sans ça, où serait la différence ?

SIGISMOND.

C'est vrai.

MARIANNE.

Oh ! je sais bien que vos cocottes n'ont pas de ces scrupules... Mais moi, quand ce ne serait que la première agrafe à défaire... !

SIGISMOND.

Ne pensez pas à ca ! Ne pensez pas à ça !

Il essaie de défaire son corsage.

MARIANNE, *s'écartant vivement.*

Oh ! non, laissez ! laissez ! Laissez mon corsage.

SIGISMOND.

Pourquoi ? Pourquoi ?

MARIANNE.

Parce que ce n'est pas de ce côté-là qu'il se défait.

Elle passe.

SIGISMOND.

Extase ! Extase !... Ah ! Marianne, Marianne ! Nous

rentrons dans le droit chemin, dans la régularité. Je suis ivre de régularité. Je vous aime! Je vous aime! Je vais pouvoir enfin vous donner l'assurance de mes sentiments... les plus distingués. (Il l'embrasse, elle se défend, il la poursuit.) Oh! Marianne, Marianne! laissons parler nos cœurs dans le silence de ce nid mystérieux...

Il veut la prendre dans ses bras, elle recule, s'appuie sur le timbre qui résonne. L'orchestre des tziganes éclate dans le fumoir.

SIGISMOND, bondissant.

Hein! Quoi? Qu'est-ce que c'est?... Qui est-ce qui fait ça?

UNE VOIX, en coulisse.

Forté! Forté!

SIGISMOND.

Vous n'entendez pas la musique?

MARIANNE.

Si! Si!

SIGISMOND.

On a caché un orchestre dans mon nid. (Il veut ouvrir la porte du fumoir qui résiste.) Il y a un orchestre dans mon nid. C'est fou! c'est fou! (Il tape sur la porte.) Fermée à clef! Les misérables! Qui est-ce qui m'a fait cette blague-là?

MARIANNE, avec ivresse.

Ah! mon ami, quelle attention exquise! Comment avez-vous deviné que j'avais fait ce rêve?... Céder en musique... C'est divin!... Merci, merci... Ah! je suis à vous. Je ne résiste plus.

SIGISMOND, affolé.

Oui, oui, dans un instant... une minute, une minute... l'émotion, la surprise...

MARIANNE.

Ah! je ne vous aurais pas cru capable de tant de raffinement.

SIGISMOND.

Moi non plus, moi non plus.

MARIANNE.

Votre fièvre me gagne... Je suis énervée, je suis heureuse... Je sens enfin que je vous aime vraiment.

Elle se laisse aller dans ses bras.

SIGISMOND.

Oh! ma chère Marianne, oublions... oublions tout. Je suis à vous... (Avec éclat.) Mais je veux savoir qui m'a fait cette blague-là.

MARIANNE.

Quoi?

Il se précipite dehors par le fond. La musique continue encore quelques instants.

MARIANNE, seule.

C'est drôle, cette musique. Je suis comme grise... (Elle regarde machinalement sur la table.) Tiens! une photographie de femme... Mais, c'est Chouquette, la petite chanteuse qui doit venir à la maison. Qu'est-ce que ça veut dire? (Elle retourne la photographie.) Une dédicace : « A monsieur Jacques Chardin. » — Comment, mon mari?... (Elle lit avec une violence croissante.) « A mon coco chéri, au premier homme qui m'ait ouvert le ciel. Souvenir d'un jour inoubliable. 9 avril 1904. — Oh! Jacques me trompe! Il est l'amant de cette Chouquette. Oui, c'est clair, c'est clair! Il n'y a pas à en douter. Et c'est hier, hier...

Ah! c'est abominable!... Jacques, me tromper! Moi? oh!...

SIGISMOND, rentrant affolé.

Ils se sont séquestrés!

MARIANNE, lui montrant la photographie.

Qu'est-ce que c'est que ça?

SIGISMOND.

Mais...

MARIANNE, avec fureur.

Ne mentez pas. C'est à Jacques, à mon mari! Il me trompe, il a une maîtresse!

SIGISMOND.

Je...

MARIANNE.

Lisez cette dédicace, lisez-la!

SIGISMOND.

Ah! mon Dieu! Je lui avais bien dit qu'il se ferait pincer.

MARIANNE.

Et voilà le mari en qui j'avais confiance, que j'aimais, que je n'aurais pas trompé pour un empire! Car vous le savez bien que je ne l'aurais pas trompé pour un empire. Dieu, que j'étais bête!

SIGISMOND.

Oui, vous étiez bête.

MARIANNE.

Hein?

SIGISMOND.

Enfin, vous aviez tort. N'hésitez plus, vengez-vous, Marianne... vengeons-nous.

Il veut l'entraîner.

MARIANNE, *outrée.*

Quoi? Qu'est-ce que vous osez me proposer?

SIGISMOND.

Vous savez bien...

MARIANNE.

Ah ça, vous ne comprenez donc pas que tout est changé. Tromper mon mari, maintenant! Pour qui me prenez-vous?

Elle passe.

SIGISMOND.

Voyons, ma petite Marianne?

MARIANNE.

Je ne suis plus votre petite Marianne, et je vous prie de vous taire, monsieur. Je viens d'apprendre que mon mari avait une maîtresse. Il vient de me briser le cœur, et vous avez le front de choisir ce moment pour m'attirer chez vous, après y avoir caché des musiciens dans tous les coins...

SIGISMOND.

Moi!

MARIANNE.

Vous osez revêtir un costume ridicule. (*Elle le secoue.*) Comment n'avez-vous pas honte?... Jacques vient de me trahir lâchement, vilement, et vous avez l'audace de me parler de votre amour... Ah! je le connais, maintenant, votre amour! Hypocrite! Egoïste! Ingrat! Menteur!... Ah! tenez, vous êtes un misérable!

Elle remonte.

SIGISMOND.

Non! mais c'est moi qu'elle engueule!...

MARIANNE.

Et puis ma résolution est prise... bien prise. Ça ne

se passera pas comme ça. Il faut que je prévienne ma mère!... Rendez-moi mon corsage, remettez votre veston.

SIGISMOND.

Marianne, voyons. D'abord, votre mère n'est pas chez elle, elle est chez madame Troussel.

MARIANNE, se dirige vers le téléphone.

C'est vrai. Oh! je veux lui parler, je veux lui parler.

Elle court au téléphone et sonne avec rage.

SIGISMOND.

Déboire! Déboire!

MARIANNE.

Allô! Allô!

SIGISMOND.

Qu'est-ce qu'elle va faire? Qu'est-ce qu'elle va encore faire?

MARIANNE.

811-17? Mademoiselle : 811-17?

SIGISMOND.

Marianne!

MARIANNE.

Rendez-moi mon corsage!

SIGISMOND.

Marianne!!

MARIANNE.

Remettez votre veston! C'est chez madame Troussel?

SIGISMOND.

Elle a eu la communication tout de suite... Fantastique!

MARIANNE, *à l'appareil téléphonique.*

C'est chez madame Troussel?... A qui est-ce que je parle?... Ah! c'est vous, chère madame... C'est moi, Marianne... Il m'arrive une chose épouvantable : mon mari me trompe. J'en ai la preuve. Maman est encore là?... Oui!... Dites-lui de venir me retrouver vite, vite... Non, non, pas chez moi. Je suis à deux pas de chez vous : 20, rue de l'Université, au rez-de-chaussée, à gauche...

SIGISMOND, *bondit et met le doigt sur le crochet.*

Qu'est-ce que vous dites, malheureuse : mon adresse?... nous sommes perdus!

MARIANNE.

Ah! mon Dieu, je n'avais pas pensé... Perdus!... Que faire?

SIGISMOND, *éperdu.*

Que faire?... On va tout savoir!... Ma jeunesse est brisée!. . Ah!

MARIANNE.

Quoi?

SIGISMOND.

Ah! oui... Une idée!... Demandez la surveillante!

MARIANNE.

Pourquoi? Vous êtes fou?

SIGISMOND.

C'est vrai... Alors, je vais me tuer.

MARIANNE.

Mais vous ne pensez donc qu'à vous!

SIGISMOND.

C'est vrai, pardon! D'ailleurs, je suis trop souffrant en ce moment.

MARIANNE.

Ah !

SIGISMOND.

Quoi?

MARIANNE.

J'ai trouvé! (Elle court à l'appareil.) Allô! Qui me parle? Ah! c'est toi, maman. On nous avait coupé. Madame Troussel t'a dit? Oui, oui, Jacques me trompe. C'est affreux. Mais je cause, mademoiselle! Viens vite... Où je suis?... C'est tout simple.

SIGISMOND.

Qu'est-ce qu'elle va dire? J'ai envie de fiche le camp!

MARIANNE.

Je suis dans l'appartement meublé que je viens de louer pour les cousins Golard... préviens-les!

Elle raccroche le récepteur.

SIGISMOND.

Hein? qu'est-ce que vous faites?

MARIANNE.

Je sauve la situation.

SIGISMOND.

Comment?

MARIANNE.

C'est tout simple : les Golard vont s'installer ici !

SIGISMOND, exaspéré.

Les Golard! Les funestes, dans mon nid!... Ah! ça, par exemple, c'est trop fort, c'est trop!... Ah! non, non, non!

MARIANNE.

Ah! vous êtes d'un égoïsme!

SIGISMOND, l'aidant à remettre son corsage.

Ils vont tout déranger, tout abîmer !

MARIANNE.

Mais non, ils ne resteront qu'un mois ou deux.

SIGISMOND.

Un mois ou deux !...

MARIANNE.

Le temps que Catherine fasse ses couches.

SIGISMOND.

Des couches!... des couches dans mon nid... Ah ! ça passe les bornes ! C'est fantastique, fantastisque !... Et votre mère, qu'est-ce que vous allez lui dire ?

MARIANNE.

Je vais lui dire que je divorce !

SIGISMOND.

Divorcer, c'est impossible ! Ecoutez-moi, écoutez-moi ! Pensez à vous, pensez à moi !... Ah ! mon Dieu, vous voulez briser notre vie à tous les trois ?

On sonne.

MARIANNE.

C'est maman. Enfin !... Il ne faut pas qu'elle vous voie. Partez ! vite ! par la rue Saint-Guillaume. Allez donc ! Allez donc !

SIGISMOND.

Mais... mon veston... où est donc mon veston ?

Elle lui met son chapeau, lui donne sa canne et ses gants, et le pousse vers la sortie de droite.

MARIANNE.

Vous voulez donc me perdre ? Mais partez comme ça ! Partez !...

On carillonne. Elle le pousse vers la porte.

SIGISMOND, perdant la tête.

Les Golard, mon veston, le divorce. Quo vadis ! Quo vadis !

Il sort en veston de chambre par la sortie de droite, au fond.

SCÈNE X

MADAME VAREILLES, JACQUELINE, MARIANNE.

Toutes les dernières scènes de l'acte doivent être jouées dans un mouvement très rapide.

MADAME VAREILLES, entrant en coup de vent du fond, à gauche.

Mon enfant, ma pauvre enfant !

MARIANNE.

Ah ! maman ! maman !

JACQUELINE.

Ah ! ma chère. J'ai voulu accompagner ta mère. Est-ce possible?

MADAME VAREILLES.

C'est incroyable !

JACQUELINE.

Mais enfin es-tu bien sûre ?

MARIANNE.

Plus que sûre. Jacques a une maîtresse ! J'ai la preuve : une photographie avec une dédicace, qui ne laisse pas de doute, c'est Chouquette, la chanteuse.

MADAME VAREILLES.

Ah ! C'est affreux !

MARIANNE.

J'étais comme folle. Je n'ai pas pu rester chez moi.

MADAME VAREILLES.

Et tu es venue chez les cousins Golard. Tu as bien fait. Je les ai fait prévenir que tu avais trouvé cet appartement pour eux. Ah ! ma pauvre petite ! Quelle catastrophe ! Jacques ! Qui aurait cru ça ? Du reste, tout le monde est avec toi.

MARIANNE

Qui ça ?

MADAME VAREILLES.

Tous nos amis qui étaient à la matinée Troussel. Je n'ai pas pu cacher mon émotion. Ç'a été un coup de foudre au milieu du cotillon. Et qu'est-ce que tu vas faire ?

MARIANNE.

Je vais divorcer.

JACQUELINE.

Quelle folie !

MADAME VAREILLES.

Tu as raison, ta mère est avec toi... J'ai envoyé un mot à Me Charlotte, l'avoué. Il pourra te conseiller. (Sonnerie.) Ah ! c'est lui sans doute ! Non, c'est Golard !

SCÈNE XI

Les Mêmes, GOLARD.

GOLARD.

Mesdames... chère cousine...

MADAME VAREILLES

Ah! c'est vous, Evariste !

GOLARD.

Quelle catastrophe! Ma chère cousine, je vous plains bien !... Merci, l'appartement me convient parfaitement... Et qui est le locataire précédent ?

MARIANNE.

Il a disparu. Il est mort.

GOLARD.

Tant mieux. Je vais faire entrer mon épouse par la petite porte de la rue Saint-Guillaume que le concierge m'a indiquée. Tout cela la bouleverserait... Sa grossesse est si pénible.

MADAME VAREILLES.

C'est ça, c'est ça !

GOLARD.

J'espère bien qu'ils vont s'en aller.

Il sort par le fond droite.

SCÈNE XII

LES MÊMES, SIGISMOND, rentrant par le fond gauche, toujours en veste de chambre, le visage bouleversé.

JACQUELINE.

Le baron !

MADAME VAREILLES.

Quel costume !

JACQUELINE.

Vous sortez comme ça ?

SIGISMOND.

Mais... oui... voilà... Excusez-moi... J'étais chez moi. J'ai appris par le téléphone... Alors, je n'ai même pas pris le temps de... Enfin, voilà.

MADAME VAREILLES.

Ah ! cher ami, cela ne m'étonne pas de vous.

Sonnerie au téléphone.

MARIANNE.

Ah ! le téléphone encore !

MADAME VAREILLES.

Attends, je vais voir.

Jacqueline et madame Vareilles vont à l'appareil.

MARIANNE, *bas à Sigismond.*

Pourquoi êtes-vous revenu ? C'est fou !

SIGISMOND.

J'étais bien forcé, mes clefs sont dans ma jaquette, qui est restée là.

MADAME VAREILLES.

Allô ! allô !

MARIANNE.

Il fallait rester dehors.

SIGISMOND.

Imposssible. Les gamins me suivaient. Il y avait des rassemblements autour de moi, sans compter que je gèle... J'ai pris un rhume... Atchoun !

MARIANNE.

Oh ! taisez-vous donc !

SIGISMOND.

Je n'ai pas de mouchoir. J'ai là une commode où il y en six douzaines, et je ne peux pas en prendre un... Atchoun !

MARIANNE.

C'est inouï !...

Elle remonte.

MADAME VAREILLES, au téléphone.

Allô ! Ah ! c'est vous madame Troussel ? Ah ! quoi ? si vous pouvez venir, oui, certainement, elle sera enchantée... c'est ça. A tout à l'heure.

MARIANNE.

Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

MADAME VAREILLES.

Je dis que madame Troussel et nos amies vont venir t'embrasser.

MARIANNE.

Oh ! maman ! Mais tu es folle !...

SIGISMOND.

Comment ? La matinée Troussel va arriver ici ? Je vais avoir chez moi un raout ! C'est fantastique !

Bruit d'un meuble qui tombe à droite.

SIGISMOND.

Hein ?

MADAME VAREILLES.

Qu'est-ce que c'est ?

GOLARD, entrant en courant.

Le concierge... Le concierge...

SIGISMOND.

Comment Golard ?

MARIANNE.

Qu'est-ce qui est arrivé ? Ce bruit...

GOLARD.

Ce n'est rien. Une vitrine que j'ai flanquée par terre en courant !

SIGISMOND.

Mes Saxe!

GOLARD.

Ma bonne a oublié, de fermer les robinets de la baignoire. L'eau déborde partout.

SIGISMOND.

L'eau déborde, j'y vais!

GOLARD.

N'entrez pas! Ma femme est couchée.

SIGISMOND.

Couchée!

GOLARD.

Oui, le lit était tout fait.

SIGISMOND.

Le lit!

GOLARD.

Il y a déjà deux chambres d'inondées... le concierge!

Il sort en courant.

SIGISMOND, *avec rage.*

Deux chambres. Et vous croyez que le locataire tolérera...

MADAME VAREILLES.

Il ne peut rien dire; il est mort!

SIGISMOND.

Je suis mort! maintenant je suis mort! (*A Marianne.*) Vous m'avez tué.

MARIANNE.

Ah! vous m'exaspérez!

SIGISMOND.

Elle m'a tué!

MADAME VAREILLES.

Madame Salbris!

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MADAME DE SALBRIS, MADAME DE SAINT-MARTIN.

MADAME SALBRIS, se précipitant.

Oh! ma chérie! C'est affreux!

MADAME DE SAINT-MARTIN, se précipitant.

Oh! ma chérie! C'est épouvantable!

Elles l'embrassent.

MADAME SALBRIS.

Dès que nous avons su la nouvelle, nous avons quitté la matinée pour venir.

MARIANNE.

Je suis très touchée, très touchée.

JACQUELINE.

Ah! les bonnes petites amies!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MADAME TROUSSEL, GUILLEMETTE, THÉRÈSE.

MADAME TROUSSEL.

Oh! ma pauvre petite!

Elle l'embrasse.

GUILLEMETTE.

Oh! madame!

THÉRÈSE.

Oh! madame!

MADAME TROUSSEL.

Je n'ai pas pu y tenir... Ma matinée était finie. J'ai tenu à montrer ça à mes filles.

JACQUELINE.

Je comprends cette pensée d'une mère.

MADAME TROUSSEL.

Ces pauvres petites ont si peu de distraction!

MADAME DE SALBRIS.

Ah! quel exemple pour elles.

Toutes les femmes s'embrassent.

GUILLEMETTE.

Oh! que c'est chic! Que c'est chic!

THÉRÈSE.

Ce que ça me donne envie de me marier!

SCÈNE XV

LES MÊMES, LA HIRE, DES FRIQUETTES.

LA HIRE.

Chère madame... nous avons tenu à venir vous dire...

DES FRIQUETTES.

Croyez bien que notre sympathie...

MARIANNE, à madame Vareilles.

Ça me rappelle mon mariage... le défilé à la sacristie...

MADAME DE SALBRIS.

Il ne manque que le lunch.

GUILLEMETTE, qui a trouvé la table du goûter et qui se sert.

Mais non, il y est le lunch !

THÉRÈSE.

Oh ! que c'est chic !

MADAME TROUSSEL.

Et naturellement, vous divorcez ?

MARIANNE.

Si je divorce !

MADAME VAREILLES.

Elle a raison. Sa mère est avec elle. (Voyant entrer Charlotte.) Ah ! voici l'avoué.

TOUS.

Ah !

SCÈNE XVI

LES MÊMES, Me CHARLOTTE.

Me CHARLOTTE.

Chère madame, je suis accouru.

MARIANNE.

Vous pouvez dire : chère cliente. Car dès demain vous allez entamer mon procès en divorce.

TOUS.

Très bien !

MADAME VAREILLES.

Dès demain !

Me CHARLOTTE, les apaisant.

Un peu de calme ! Vos griefs contre M. Chardin ne sont évidemment pas bien graves.

TOUS.

Oh !

SIGISMOND.

Très bien.

JACQUELINE.

Une peccadille !

MARIANNE.

Peccadille, une maîtresse !

Me CHARLOTTE.

Voyons, chère madame. Par le temps et les femmes qui courent si on divorçait à la première infidélité du mari, il n'y aurait plus un ménage sur la place de Paris.

Protestations.

MARIANNE.

Ah ! si j'avais su que vous ne seriez pas de mon avis, je ne vous aurais pas consulté.

TOUS.

Très bien !

Me CHARLOTTE.

Je ne vous laisserai pas faire cette folie et je vous le dis non seulement comme le vieil avoué de la famille, mais avec l'autorité que donnent trente an-

nées de fidélité conjugale. Ne divorcez pas! Ne divorcez pas!

MARIANNE.

Ça m'est égal! Ça m'est égal! Je divorcerai!

MADAME VAREILLES.

Laissez-moi faire. Je réponds d'elle... Elle ne divorcera pas.

MADAME DE SAINT-MARTIN.

Alors, pas de divorce?

MADAME VAREILLES.

Pas de divorce.

TOUS.

Ah!

MADAME TROUSSEL.

C'est pitoyable!

MADAME SALBRIS.

Quelle déception!

MADAME TROUSSEL.

Ce n'était pas la peine de nous déranger.

MADAME DE SAINT-MARTIN.

Ah! ma chère!

MADAME SALBRIS.

Ah! ma chère!

Protestation générale.

SIGISMOND, à Charlotte.

Merci, vous avez été épatant! Je complèterai votre œuvre. Dès demain, Jacques aura rompu avec Chouquette.

M[e] CHARLOTTE, bondissant.

Comment. Chouquette?

SIGISMOND.

Eh bien, oui, sa maîtresse !

Me CHARLOTTE, le prenant à la gorge.

Qu'est-ce que vous dites ? Chouquette ! C'est faux ! Vous mentez !... Madame ! madame ! (Marianne descend.) Ce triste individu ose prétendre que mademoiselle Chouquette... est la maîtresse de votre mari.

MARIANNE.

Mais oui... je vous l'ai dit !

Me CHARLOTTE

Mais non, vous ne me l'avez pas dit. Sans ça... Ah ! ah ! sans ça... Ah ! mais alors, ça change tout.

Tout le monde se rapproche. Murmure général.

MARIANNE.

Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

Me CHARLOTTE.

Je dis... je dis... que la situation n'est plus la même.

TOUS.

Hein ?

Me CHARLOTTE.

Je viens de réfléchir longuement... La conduite de M. Chardin est infâme, il nous a trompés.

SIGISMON.

Mais il ne s'agit pas de vous !

Me CHARLOTTE.

Taisez-vous, dandy ! Il s'est joué de nous. Il a tendu à l'innocence un piège inavouable. En un mot, M. Chardin nous a fait cocus !

MADAME TROUSSEL, criant.

Il y a des jeunes filles !

Me CHARLOTTE.

Et je vous le dis, madame, non seulement comme le vieil avoué de la famille, mais avec l'autorité que me donnent trente années de fidélité conjugale, votre devoir est de divorcer!

TOUS.

Très bien!

MADAME VAREILLES.

Sa mère est avec vous...

MARIANNE.

Oui, je la reprends ma liberté! Et ne croyez pas que j'aie des regrets, du chagrin. Je suis contente! contente!

TOUTES LES FEMMES, l'entourant.

Très bien, ma chère! Mes compliments!

SIGISMOND.

Et moi, qu'est-ce que je vais devenir, personne n'y pense!

Me CHARLOTTE.

Et maintenant je cours chez cette malheureuse!

SIGISMOND.

Pourquoi?

Me CHARLOTTE.

Pour commencer mon enquête! Soyez tranquille, ça ne se passera pas comme ça!.. Vous divorcerez! (Il remonte et rencontre Jacques sur la porte.) Ah! vous voilà, monsieur! Oui, vous divorcerez!

Il sort.

JACQUES, descendant, stupéfait.

Marianne! Vous ici?

MARIANNE.

Vous veniez sans doute chercher le portrait de mademoiselle Chouquette. Le voilà !

Elle le soufflette avec la photographie.

TOUS.

Ah !

SIGISMOND, à Jacques.

Tu vois ce que je t'avais dit. Tu ne l'as pas volé !

JACQUES, exaspéré.

Ah ! toi, tu m'embêtes !

Il le gifle.

SIGISMOND.

Ah !

TOUS.

Ah !

Il tombe dans le fauteuil et, sans le vouloir, appuie sur le bouton électrique. — Musique.

TOUS.

De la musique !

MADAME VARÈILLES.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

GOLARD, entrant en courant et se jetant sur Sigismond.

Un médecin ! Un médecin ! Ma femme accouche !

Les jeunes filles se mettent à valser. Brouhaha.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

La Villa des Aristoloches, annexe d'un Hôtel de Nice.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, MARIANNE et JACQUELINE lisent des journaux dans des rocking-chair. Une bonne sert du café sur une petite table.

JACQUELINE, regardant par la fenêtre du fond.

Ah ! comme on est bien ici ! Nous avons eu de la chance qu'il n'y ait plus de place à l'hôtel et qu'on nous loge dans cette annexe. On se croirait chez soi. C'est délicieux !

MARIANNE.

Ce serait délicieux si toute la bande de nos pécores d'amies, toutes les Troussel, Salbris et autres Saint-Martin n'était pas tombée ici pour le carnaval. Ce besoin de venir à Nice ?

JACQUELINE.

Elles ne vous gênent guère. (Musique au loin.) Oh !

regarde, il y a des masques plein les rues. Toute la ville se costume, c'est grand véglione aujourd'hui. Tu sais, j'exige que tu viennes avec moi, à la redoute du Casino.

MARIANNE.

Oh ! non !

JACQUELINE.

Tu as un domino ravissant, tu n'as pas d'excuse... Tu viendras... D'abord il faut te distraire. Fait-il beau, hein ? Quelle lumière ! Il y a de la joie dans l'air.

MARIANNE.

Oui.

JACQUELINE, après un temps.

Qu'est-ce que c'est que cette mélancolie en plein carnaval ? Est-ce que tu t'ennuies depuis quinze jours que nous avons quitté Paris ensemble comme deux petites sœurs. Ah ! tu m'en as fait une surprise quand tu es venue me trouver à la gare.

MARIANNE.

Le soir du drame ?

JACQUELINE, souriant.

De la comédie !

MARIANNE.

Oh !

JACQUELINE.

Mettons : de la comédie dramatique, là !...

MARIANNE.

Ah ! ma chérie ! ç'a été une vraie chance pour moi que ton départ ! J'étais si effarée, si bousculée... Il n'y a qu'une chose à quoi je tenais : c'était à ne pas revoir mon mari.

JACQUELINE.

Et tu ne l'as pas revu, ce qui va te permettre de lui pardonner très gentiment...

MARIANNE.

Oh ! je n'en sais rien du tout. Et puis laisse-moi tranquille, tu m'as promis de ne plus m'ennuyer à ce sujet... Parlons plutôt de ton mari, à toi.

JACQUELINE.

Il arrive ce soir. Ouf ! Huit jours sans lui, c'est dur.

MARIANNE.

Honnête femme, va !

JACQUELINE.

Mais non ; heureuse femme ! Qu'est-ce qu'une honnête femme, c'est une femme qui a eu de la chance...

MARIANNE.

Oui... c'est vrai... Quelle heure est-il ?

JACQUELINE.

Deux heures à peu près.

MARIANNE.

Comment Sigismond n'est-il pas là ?

JACQUELINE.

Lui, en retard, c'est inouï. Du reste, je trouve qu'il change un peu.

MARIANNE.

Il n'est pas dans son cadre ici.

JACQUELINE.

C'est d'autant plus gentil à lui d'y être venu... Pauvre garçon. Nous n'étions pas là depuis une semaine qu'il est arrivé... comme un bon chien... Il

est vraiment gentil. Il a même beaucoup de tact. Ainsi, c'est très bien de n'avoir pas voulu se loger ici de peur de te compromettre. Il est dans une affreuse auberge. (Apercevant Sigismond au dehors.) Ah ! cher ami, nous parlions de vous.

SCÈNE II

Les Mêmes, SIGISMOND.

SIGISMOND, apparaissant surchargé de paquets.

Mille grâces, chère madame... Chère amie...

Il salue.

JACQUELINE.

Vous allez bien ?... Bien dormi ?

SIGISMOND.

Ah! Je ne dors plus... Moi qui avais un sommeil d'enfant... vous le savez.

JACQUELINE, riant.

Non, je ne le sais pas, allons, puisque vous êtes là pour distraire Marianne, vous permettez que j'écrive un mot.

Elle va écrire à gauche de la scène.

SIGISMOND.

Faites. (A Marianne.) Voici les commissions dont vous m'avez chargé, madame... votre montre qui est réparée... (Il pose un à un ses paquets sur la table.) Le papier

à lettres... les cols plissés, le fichu, la parfumerie, les bonbons et le vaporisateur. Voilà !

MARIANNE.

Et la soie à broder ?

SIGISMOND.

Ciel ! Je l'ai oubliée.

JACQUELINE.

Vous? oublier quelque chose !

Elle se remet à écrire.

SIGISMOND.

C'est inouï !... Moi oublier quelque chose ! C'est inouï !

MARIANNE.

C'est vrai, nous le disions tout à l'heure, vous êtes changé...

SIGISMOND.

Ce n'est pas moi qui suis changé, c'est la situation !

MARIANNE.

Ainsi, vous ne me grondez plus jamais, ce n'est pas gentil ! Vous n'êtes plus le conseiller sûr, enfin vous n'êtes plus l'ange du foyer.

SIGISMOND.

Si, madame, je suis toujours un ange ! Seulement il n'y a plus de foyer. A qui la faute? A vous. Autrefois nous faisions un tout harmonieux. Maintenant je ne suis plus le contre-poids de rien. Ce qui me manque, ce qui vous manque, ce qui nous manque, c'est votre mari !

MARIANNE.

Et c'est pour ça que vous ne me faites même plus la cour ?

SIGISMOND.

Vous faire la cour, quand votre mari n'est pas là, quand vous êtes seule, abandonnée... Ah! jamais de la vie! Je suis un homme du monde.

Il s'assied dans le rocking-chair et manque de tomber en arrière. Tous les paquets placés sur la table s'écroulent.

MARIANNE, riant.

Eh bien, vous nous quittez déjà? revenez un peu à nous.

LA BONNE, entrant.

Voilà le courrier de Paris, madame.

Elle remet une lettre à Jacqueline et deux à Marianne.

MARIANNE.

Merci... Emportez ça dans ma chambre. (La bonne ramasse les paquets et sort.) Ça, c'est de maman: un sermon.

JACQUELINE.

Elle te prêche la réconciliation, j'espère.

MARIANNE.

Ça dépend: un jour elle est pour le pardon et le lendemain pour le divorce, mais toujours avec un enthousiasme égal. Je lirai ça ce soir. Tiens! un mot de Golard.

Elle ouvre.

SIGISMOND.

Le funeste!... Le funeste Golard!... La mère et l'enfant se portent bien?

MARIANNE.

Comment, l'enfant? les enfants!

SIGISMOND.

Hein?

MARIANNE.

Sa femme l'a rendu père de deux garçons...

SIGISMOND, bondissant.

Deux ! C'est fantastique. Une femme accouche chez moi. V'lan ! Elle a deux enfants. C'est bien ma veine. Ah ! ce Golard est d'une indiscrétion !

MARIANNE.

Pauvre homme ! Ils sont très encombrés avec les deux enfants et les deux nourrices. Il me dit qu'il a dû renoncer à faire du salon un laboratoire.

SIGISMOND.

Ah ! tant mieux !

MARIANNE.

Il en a fait une buanderie pour les couches.

SIGISMOND.

Une buanderie ! Dites donc ! Il n'y élève pas encore de lapins !

JACQUELINE, se levant.

Mon petit Sigismond, voulez-vous être un amour ? Le courrier est parti, — ayez la gentillesse de jeter ça à la grande poste.

SIGISMOND.

Volontiers, madame.

MARIANNE.

Ah ! attendez un instant, je vais vous donner aussi un mot.

Elle va à la table à écrire. — Jacqueline s'approche de Sigismond.

SIGISMOND, bas.

Eh bien, vous lui avez parlé hier soir ? Dans quelles dispositions est-elle ?

JACQUELINE.

Toujours hésitante.

SIGISMOND.

C'est désastreux... désastreux! Je suis dans un état nerveux épouvantable. Ma santé est très atteinte.

JACQUELINE.

Espérons que nous arriverons à arranger les choses. Ce qui influence mal Marianne ce sont les lettres de ce satané avoué qui, je ne sais pourquoi, en veut à mort à Jacques. Au fait, quelles nouvelles de Jacques?

SIGISMOND.

Aucune; depuis la petite lettre qu'il m'a envoyée après l'incident pour me demander pardon, — vous vous rappelez, je lui avais flanqué ma main sur la figure.

JACQUELINE.

Ah! oui.

SIGISMOND.

Et vous, savez-vous quelque chose?

JACQUELINE.

Non! il a écrit deux fois à Marianne, qui ne lui a pas répondu, — depuis je ne sais rien.

SIGISMOND.

C'est désastreux! désastreux!

JACQUELINE.

Cher monsieur, je tiens à vous dire une chose. Dans tout cela vous vous conduisez très, très bien.

SIGISMOND.

N'est-ce pas?

JACQUELINE.

On a souvent calomnié votre amitié pour Marianne. Mais voilà qui nous lave de tout soupçon, car évidemment si vous lui faisiez la cour vous ne chercheriez pas à la rapprocher de son mari. C'est clair. Chut !

Elle s'éloigne.

SIGISMOND, à part.

Cette femme est bête.

MARIANNE, se levant.

Voilà mon mot. Vous reviendrez tout à l'heure, n'est-ce pas ?

SIGISMOND.

Certainement.

Il sort.

LA BONNE, entre avec un trottin qui porte des paquets.

Voici un chapeau pour madame Chardin...

MARIANNE.

Ah ! c'est mon chapeau pour la redoute... Mettez-le dans ma chambre. Il y restera probablement.

JACQUELINE, montrant d'autres paquets.

Et ça, ce n'est pas pour nous ?

LE TROTTIN.

Non, madame. C'est un pêcheur napolitain pour le président de la Cour d'Appel et un gazier Louis XV pour le Préfet Maritime...

JACQUELINE.

Bizarre ! bizarre !

MARIANNE.

C'est la Côte d'Azur. Tiens, regarde. (Elle ouvre un journal.) Hier un enlèvement à Cannes, un flagrant délit à Antibes, deux suicides à la Turbie, trois duels à Monte Carlo. C'est la Côte d'Azur !

SCÈNE III [1]

MARIANNE, JACQUELINE. Entrent : MADAME SALBRIS, MADAME DE SAINT-MARTIN, puis MADAME TROUSSEL et SES FILLES déguisées en costumes de Comédie Italienne.

JACQUELINE.

Une Colombine, une Pierrette! C'est la Côte d'Azur.

MADAME SALBRIS.

Comment, vous n'êtes pas prêtes?

MADAME DE SAINT-MARTIN.

Mais au moins, vous nous retrouverez tout à l'heure au Casino?

MADAME SALBRIS.

Il faut. Ce sera ravissant... Qu'est-ce que vous dites de mon costume?

JACQUELINE.

Exquis.

MADAME DE SAINT-MARTIN.

C'est dommage de ne pas arriver ensemble. Nous aurions fait une entrée de fête galante.

Madame Troussel et ses filles arrivent en polichinelles.

MADAME TROUSSEL.

Nous voilà!

MARIANNE.

Délicieuses!

1. Voir la note à la fin du volume.

JACQUELINE.

Mais c'est toute la famille Polichinelle?

MADAME TROUSSEL.

Oui, madame Polichinelle et ses filles. Ah! si mon pauvre mari était encore de ce monde, il nous compléterait... Vous me croirez si vous voulez, ça renouvelle mon chagrin.

Elle s'émeut.

MARIANNE.

Vous avez l'air de bouder, Thérèse.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que voulez, moi, l'injustice me révolte.

GUILLEMETTE.

Elle rage parce que mon corsage est un peu plus décolleté que le sien.

MADAME TROUSSEL.

Tu devrais pourtant comprendre, Thérèse, que ta sœur est l'aînée et qu'il faut la marier la première.

MARIANNE.

Evidemment.

Stettin arrive en jockey.

TOUS.

Ah! Stettin!

STETTIN.

Mesdames, je vous amène la voiture.

MADAME DE SAINT-MARTIN.

Ah! merci, cher ami... Quel beau jockey vous faites! Dépêchons-nous.

MADAME SALBRIS.

Et les confetti?

STETTIN.

Il y en a plein la capote.

MADAME TROUSSEL.

Au fait, vous étiez tombé hier à la course de haies. Pas de cassure ?

STETTIN.

Non, non, ce n'est rien.

MADAME TROUSSEL.

Tant mieux. Au revoir !

GUILLEMETTE.

Et vous, Jacqueline. venez-vous ?

JACQUELINE.

Oh! non, pas encore. J'attends mon mari à cinq heures à la gare. Adieu, chérie, je vous mets en voiture.

MADAME SALBRIS.

On se retrouve au Casino ? Entendu ?

TOUTES.

Au revoir ! au revoir !

Elles sortent.

SCÈNE IV

STETTIN, MARIANNE.

Jacqueline les accompagne et reste au fond regardant partir la voiture.

STETTIN.

Madame, je voudrais vous dire un mot... Je tiens à vous expliquer...

MARIANNE.

Quoi donc?

STETTIN.

La faute qu'a faite hier mademoiselle de la Seiglière.

MARIANNE.

Elle a fait une faute?

STETTIN.

Oui, madame, elle a mal pris la banquette irlandaise. Je suis tombé... Cette chute a dû me diminuer à vos yeux.

MARIANNE.

Quelle idée!

STETTIN.

Si, si, pour un homme de cheval, c'est une tare, une tare morale... Dans le monde des sports je suis atteint, très atteint.

MARIANNE.

Vous exagérez.

STETTIN.

Non, non! Mais je ne regrette rien. Car si mademoiselle de la Seiglière a mal pris la banquette irlandaise, c'est à cause de vous.

MARIANNE.

De moi?

STETTIN.

Oui, madame. Au moment où j'abordais l'obstacle, je vous ai aperçue dans les tribunes. Pendant une seconde, j'ai perdu mon sang-froid, ma maîtrise.. J'ai eu un flottement dans la main gauche, une défaillance du genou, un déplacement de l'assiette.

Mademoiselle de la Seiglière, qui est très ombrageuse, très susceptible, a tout deviné, tout compris.. Elle a eu une révolte, je suis tombé...

MARIANNE.

Alors, c'est de ma faute... Oh! je suis navrée...

STETTIN.

Mais moi je suis ravi. Cet accident me permet enfin de tout vous dire. Pour vous plaire, je suis prêt à franchir tous les obstacles. L'an dernier, mon cœur était à réclamer. Plusieurs jolies femmes me plaisaient à égalité. Mais au premier tournant, vous avez pris la tête du peloton. Vingt longueurs en quelques foulées. D'abord, je voulus faire le jeu, tenir mes sentiments en bride, mais ils tiraient, ils tiraient, il a fallu rendre la main, les autres femmes sont restées dans les choux, et vous êtes arrivée dans un fauteuil, en valsant. Il n'y a pas à dire, je m'emballe, je m'emballe, je suis emballé! Je vous aime. C'est couru!

MARIANNE, souriant.

Le poteau!

Il tombe à ses pieds

SCÈNE V

LES MÊMES, SIGISMOND.

SIGISMOND, apercevant Stettin aux pieds de Marianne.

Oh!

MARIANNE, bas.

Prenez garde! (Haut.) Vous ne l'avez pas retrouvé?

STETTIN.

Quoi?

MARIANNE.

Ce que vous cherchiez par terre.

SIGISMOND.

Quoi donc, quoi donc?... Qu'avez-vous perdu?

STETTIN.

Tiens, je ne vous avais pas vu, bonjour! Mon... ma... ma cravache... Je ne la vois pas. C'est curieux...

SIGISMOND, *amer.*

Oui, c'est curieux, car une cravache ce n'est pas une épingle.

STETTIN.

Oh! c'est une petite cravache, toute petite, toute petite.

SIGISMOND.

Ah! c'est une petite cravache... Cherchons, cherchons... la petite cravache.

STETTIN, *se relevant.*

Oh! vous êtes trop aimable... Si on la retrouve, vous serez assez bonne, madame...

MARIANNE.

Je vous la renverrai... C'est entendu.

STETTIN.

Madame!...

SIGISMOND, *saluant.*

Monsieur. (*Marianne remonte accompagnant Stettin.*) Oh! Oh! Oh! Oh! C'est trop fort! En voilà assez, assez, assez.

MARIANNE, *redescendant.*

Qu'est-ce que vous dites?

SIGISMOND.

Je dis que la situation n'est plus tenable ! Je viens de surprendre à vos pieds cet homme de cheval. Ça ne se passera pas comme ça !

MARIANNE.

Ah ! mais de quel droit me parlez-vous sur ce ton ?

SIGISMOND.

D'un double droit, madame.

MARIANNE.

Quoi ?

SIGISMOND.

Parfaitement ! Depuis que Jacques n'est plus là, j'ai deux rôles à remplir, auprès de vous.

MARIANNE.

Deux rôles ?

SIGISMOND.

Oui, celui du mari, et celui de l'amant.

MARIANNE.

Pardon, mais comme vous n'êtes ni mon mari, ni mon amant...

SIGISMOND.

En fait, c'est possible, mais moralement, je le suis... Et moi, c'est le moral qui me tue.

MARIANNE.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

SIGISMOND.

Ça veut dire qu'il est inconcevable que vous n'écoutiez pas les conseils de tous ceux qui vous aiment, et qui vous disent avec des larmes dans la voix : Pardonnez, Marianne, pardonnez !...

MARIANNE.

Pardonner à mon mari? Jamais! D'abord, savez-vous seulement s'il y tient?

SIGISMOND.

Moi, j'y tiens. Et lui aussi, j'en suis sûr.

MARIANNE.

Ah! il pense bien à moi.

SIGISMOND.

Il vous a écrit deux lettres.

MARIANNE.

Je ne les ai pas lues! Je les ai jetées au feu sans les lire. Et d'ailleurs, il n'y avait pas dedans une seule phrase vraiment sincère. Et puis, il y a huit jours de ça... Et depuis ce temps-là, qu'est-ce qu'il a fait? Il a disparu. On ne sait pas où il est. Il continue sans doute à ouvrir le ciel à mademoiselle Chouquette.

SIGISMOND.

Mais non, il n'ouvre pas, il n'ouvre plus...

MARIANNE.

En tous cas, il est trop tard, il a laissé passer l'heure. Maintenant c'est fini. Je vous jure que c'est fini!

SIGISMOND, accablé.

Perdus, perdus. Nous sommes bien perdus.

SCÈNE VI

Les Mêmes, JACQUELINE.

JACQUELINE, entrant en courant.

Marianne, ma petite Marianne, que je suis contente... il faut que je t'embrasse!

MARIANNE.

Quoi ?

SIGISMOND.

Qu'est-ce qu'il y a ?

JACQUELINE.

Quel bonheur !

MARIANNE.

Mais parle !

SIGISMOND.

Parlez !

JACQUELINE.

Ton mari est à Nice !

MARIANNE.

Jacques !

SIGISMOND.

Jacques !

JACQUELINE.

Jacques ! Je viens de l'apercevoir passant en voiture devant l'hôtel... Tu vois bien. Il t'aime toujours. Il veut évidemment te voir. Il se repent. Tout va s'arranger... Oh ! quel bonheur, quel bonheur !

Elle l'embrasse.

SIGISMOND.

Oh ! quel bonheur ! quel bonheur... (Jacqueline remonte. — A Marianne.) Votre mari est là. Je vous aime, je vous aime !

JACQUELINE.

Et tu le recevras...

MARIANNE, très émue.

Non, non, pas tout de suite... Ma dignité... et puis je suis trop mal coiffée...

JACQUELINE.

Ah! je suis bien heureuse.

Elles sortent.

SCÈNE VII

SIGISMOND, seul.

Sauvés, sauvés, nous sommes bien sauvés! Nous allons rentrer dans la régularité. Je suis ivre de régularité!

SCÈNE VIII

SIGISMOND, puis Me CHARLOTTE.

UN DOMESTIQUE, entrant, portant une valise.

C'est par ici, monsieur.

SIGISMOND, apercevant Me Charlotte.

Ah! Charlotte! Comment, c'est vous?

Me CHARLOTTE.

Ah! monsieur le baron! Vous permettez... (Au domestique.) Mettez tout ça dans la chambre que j'ai retenue, et puis, portez ce mot à son adresse.

LE DOMESTIQUE, à part, lisant l'adresse.

« Mademoiselle Chouquette Bouvreuil. Hôtel des Pins. »

Le domestique sort.

SIGISMOND.

Vous ici! Qu'est-ce que vous venez faire à Nice?

Me CHARLOTTE.

Mais je viens voir ma cliente madame Chardin, et lui faire signer sa demande en divorce.

SIGISMOND.

Oh! Oh! Ah! Ah!

Me CHARLOTTE.

Quoi?

SIGISMOND.

Vous remarquerez la béatitude de mon sourire.

Me CHARLOTTE.

Qu'est-ce que ça veut dire?

SIGISMOND.

Ça veut dire, mon pauvre monsieur, que vous pouvez reprendre le train.

Me CHARLOTTE.

Comment ça?

SIGISMOND.

Nous ne divorçons plus.

Me CHARLOTTE.

En vérité!

SIGISMOND.

Et cela grâce à l'incident le plus heureux, le plus inattendu.

Me CHARLOTTE.

Lequel?

SIGISMOND.

Jacques est ici, à Nice! Il arrive de Paris pour demander pardon à sa femme...

Me CHARLOTTE.

Ah! ah! oh! oh!

SIGISMOND.

Quoi ?

Mᵉ CHARLOTTE.

Vous remarquerez à votre tour l'ironie de mon sourire.

SIGISMOND.

Quoi ?

Mᵉ CHARLOTTE.

Savez-vous avec qui M. Chardin est venu à Nice ?..

SIGISMOND.

Non.

Mᵉ CHARLOTTE, *avec rage.*

Avec mademoiselle Chouquette !

SIGISMOND.

Pas possible !

Mᵉ CHARLOTTE.

Avec Chouquette ! Et je suis venu, moi, pour avertir madame Chardin.

SIGISMOND.

Pourquoi ?

Mᵉ CHARLOTTE.

Pour me venger !

SIGISMOND.

De qui ?

Mᵉ CHARLOTTE.

De M. Chardin qui m'a volé le cœur de Chouquette.

SIGISMOND.

Quoi, vous, un avoué, une maîtresse !

Mᵉ CHARLOTTE.

Parfaitement ! Aujourd'hui un avoué qui n'a pas

de maîtresse, n'est pas considéré comme un avoué sérieux...

SIGISMOND.

Alors, Chouquette... et vous... c'est fantastique! Pourtant si je voyais Jacques et Chouquette, si j'arrivais à les séparer, à vous la rendre. Renonceriez-vous à pousser madame Chardin au divorce ?

Me CHARLOTTE.

Peut-être.

SIGISMOND.

Vous le jurez ?

Me CHARLOTTE.

Je le jure!

SIGISMOND.

Eh bien, moi, je jure de réussir. Mais où voir Chouquette ? Où lui parler ? où la convaincre ?

Me CHARLOTTE.

Ici même dans cet hôtel.

SIGISMOND.

Comment ?

Me CHARLOTTE.

Elle va y venir. Car j'ai essayé une dernière tentative. Je lui ai envoyé tout à l'heure un mot anonyme ainsi conçu : « Mademoiselle, le collier de perles que vous désirez depuis longtemps sera à votre disposition à l'annexe du Grand Hôtel. Vous le trouverez entre les mains d'un homme jeune encore et du plus rare mérite. »

SIGISMOND.

Ah! vous avez mis ça pour qu'elle ne devine pas que c'est vous... très fort! Et alors, elle va venir ?

Mᵉ CHARLOTTE.

Oui. Je me jetterai à ses pieds. Je lui rappellerai notre amour, nos ivresses... je la supplierai, et...

SIGISMOND.

Et elle vous enverra promener. Très mauvaise idée.

Mᵉ CHARLOTTE.

Vous croyez ?

SIGISMOND.

Heureusement que moi j'en ai une bonne, une admirable, un truc qui n'a jamais raté.

Mᵉ CHARLOTTE.

Parlez ! Parlez !

SIGISMOND.

Vous allez vous cacher derrière ce paravent, Chouquette entrera. Je tirerai mon mouchoir. Je pleurerai un peu, très peu, et avec un douloureux sourire, quelque chose comme ça... (Il prépare le sourire.) Je dirai : « Maître Charlotte n'est plus. »

Mᵉ CHARLOTTE, sursautant.

Hein ?

SIGISMOND.

Il a péri en vous bénissant.

Mᵉ CHARLOTTE.

C'est idiot, ces blagues-là, ça me fait une peur épouvantable.

SIGISMOND.

Allons, du courage !... En apprenant cette fatale nouvelle, Chouquette fondra en larmes, elle se repentira, et après trois minutes laissées à son deuil, vous apparaîtrez. Elle se jettera dans vos bras. Et le tour sera joué.

Mᵉ CHARLOTTE.

Ah ! mon ami !... mon ami... C'est admirable !... C'est du génie !...

SIGISMOND.

Presque. Sauvés, sauvés ! nous sommes bien sauvés !

SCÈNE IX

SIGISMOND, CHOUQUETTE, Mᵉ CHARLOTTE, UNE BONNE.

VOIX DE CHOUQUETTE, *au dehors.*

C'est par là, la terrasse ?

Mᵉ CHARLOTTE.

C'est elle !

SIGISMOND.

Vite, vite, cachez-vous. Mais vous savez nos conventions ?

Mᵉ CHARLOTTE.

Oui, si vous réussissez, plus de divorce. Mais si vous ne réussissez pas...

SIGISMOND.

Compris. La voilà...

Charlotte se cache mais reste en vue du public.

CHOUQUETTE *entrant.*

Monsieur le baron !...

SIGISMOND.

Mademoiselle Chouquette !...

CHOUQUETTE.

Comment! Serait-ce vous qui m'avez écrit?... Ah! bien, elle serait bonne...

SIGISMOND.

Non, mademoiselle, elle n'est pas bonne, ce n'est pas moi qui vous ai écrit...

CHOUQUETTE.

Ah? mais alors, vous n'avez pas vu un monsieur avec un collier?

SIGISMOND.

Non, mademoiselle, je n'ai pas vu de collier, je n'ai pas vu de monsieur.

CHOUQUETTE.

Ah bien! En voilà une anecdote! Je reçois un mot si intéressant, que je lâche tout, je quitte l'hôtel sans même prévenir Jacques, j'accours ici et je trouve un lapin... Ah! non, elle est sévère!

SIGISMOND.

Ah! oui... Vous êtes à l'hôtel avec Jacques?

CHOUQUETTE.

Oui, vous vous rappelez, je voulais rompre avec lui parce que j'ai cru que je l'aimais, mais je ne l'aimais pas du tout.

Me CHARLOTTE, derrière le paravent.

Oh! bonheur!

CHOUQUETTE.

Hein! pourquoi dites-vous : ô bonheur!?

SIGISMOND.

Moi, j'ai dit? Oh! C'est un mot en l'air!

CHOUQUETTE.

Oui, je me suis aperçue que je ne l'aimais pas. Alors, on a pu se remettre ensemble.

Me CHARLOTTE, caché.

O douleur !

CHOUQUETTE.

Hein ?

SIGISMOND.

C'est encore un mot en l'air, ou plutôt... Eh bien, non, ce n'est pas un mot en l'air. Je dis ô douleur ! parce que je viens d'apprendre une bien triste nouvelle...

CHOUQUETTE.

Laquelle ?

SIGISMOND.

J'hésite à vous la dire.

CHOUQUETTE.

De quoi s'agit-il ?

SIGISMOND.

Vous le voulez ? Hé bien, il s'agit d'un homme... Oh ! évidemment, il n'était ni beau, ni séduisant, ni spirituel, il n'avait rien pour plaire... mais quoi ? Il y en a tout de même de plus mal... peu... mais il y en a de plus mal.

Me CHARLOTTE, caché.

Quel saligaud !

CHOUQUETTE.

Hein !

SIGISMOND.

Oui, pour me résumer : quel saligaud !... mais il vous a aimée... et c'est assez pour mériter vos larmes... Enfin, sachez tout, Me Charlotte n'est plus !...

CHOUQUETTE.

Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

SIGISMOND.

Oui, à la suite d'une bronchite mal soignée il est sorti en voiture trop tôt... Le cheval s'est emballé, la voiture s'est brisée, ça a formé courant d'air. Bref, il n'est plus !...

CHOUQUETTE.

Oh ! c'est affreux ! C'est épouvantable !

Elle pleure.

SIGISMOND, à part.

Ça va... ça va !...

Me CHARLOTTE, qui veut s'élancer.

Chère, chère petite !

SIGISMOND, le contenant, bas.

Attendez !... (Haut) Voilà... voilà... Il a péri....

CHOUQUETTE, se mouchant.

Eh bien, au fond, tant mieux !

Me CHARLOTTE.

Hein, quoi ?...

CHOUQUETTE.

Oui, voyez-vous, c'est la meilleure solution pour tout le monde.

SIGISMOND, affolé.

Comment ?

CHOUQUETTE.

C'était pas un méchant homme mais si embêtant !... Ah ! qu'il était embêtant !

SIGISMOND.

Mais enfin, vous l'aimiez ?...

CHOUQUETTE.

Pas du tout ! Oh ! un collage de raison !... Vous

ne vous figurez pas ce que c'était que de vivre avec lui. On n'avait même pas de plaisir à le tromper!

SIGISMOND, criant.

Et vous ne le trompiez pas?

CHOUQUETTE.

Mais si! tout le temps!... Oui, décidément c'est ce qui pouvait lui arriver de mieux à ce pauvre Charlotte. Le bon Dieu sait ce qu'il fait!... On a beau dire du mal de lui, il connaît son affaire!...

Pendant ce temps, Charlotte a mimé son désespoir et sa fureur et s'est esquivé.

SIGISMOND, qui fait des signes à Chouquette, court au paravent.

Ah! C'est fantastique! Parti! Il est parti! Aussi, c'est votre faute! Est-ce qu'on dit ces choses-là! Est-ce qu'on dit ce qu'on pense dans la vie! Vous voilà bien avancée, il faut que je cours après lui maintenant. Charlotte! Charlotte!...

Il sort furieux.

CHOUQUETTE.

Comment! C'était une blague!... Ils se moquaient de moi. Ah! c'est raide! Et le collier aussi, c'est une blague! Oh! zut, je vais m'en faire payer un par Jacques.

SCÈNE X

JACQUES, CHOUQUETTE.

JACQUES, entrant très nerveux.

Ah! vous voilà!

CHOUQUETTE.

Eh bien, oui, me voilà !

JACQUES.

Je vous ai cherchée partout à l'hôtel. Enfin on m'a dit que vous étiez partie pour venir ici. C'est insensé !

CHOUQUETTE.

J'avais quelqu'un à voir. Et puis quel mal y a-t-il ?

JACQUES.

Vous auriez pu songer que c'est ici qu'habite ma femme.

CHOUQUETTE.

Eh bien, qu'est-ce que cela peut te faire. Oui ou non, sommes-nous venus à Nice pour la braver, pour te venger de son dédain ?

JACQUES.

Certainement, nous sommes venus pour ça.

CHOUQUETTE.

Alors ?

JACQUES.

Nous sommes venus pour ça ! Mais enfin quoi !... Après tout c'est ma femme... Nous sommes mariés depuis sept ans, je la trompe depuis six ans et demi. Ce sont des choses qu'on n'oublie pas. Tout de même c'est effrayant ce que je l'ai trompée... Ce que j'ai pu inventer de prétextes, de trucs. Ah ! quand j'y réfléchis, pour avoir pu mentir à une femme autant que ça, il fallait bigrement l'aimer.

CHOUQUETTE.

C'est inouï tout de même ce que les hommes peuvent être grue !

JACQUES, sans l'écouter.

Je juge ça froidement, n'est-ce pas, puisque maintenant c'est fini, cassé... Je ne l'aime plus, elle ne m'aime plus. Je ne pense plus à elle... Je ne pense plus qu'à toi, je ne parle plus que de toi. Je t'aime, (Tristement.) je suis heureux, je suis excessivement heureux.

CHOUQUETTE.

Oui... Du reste ça se voit... eh! bien, alors allons-nous en!

JACQUES.

Certainement, allons-nous en. D'autant plus que c'est ici qu'elle se tient, sans doute. Nous sommes descendus ici, il y a trois ans. Nous étions horriblement logés, il faisait un froid de loup, j'ai perdu un argent fou à Monte-Carlo, c'était délicieux... Ah! voyez-vous, ce pays n'est vraiment lui-même que quand on y est avec une femme...

CHOUQUETTE.

C'est un rien, mais comme gaffe c'est perlé!...

JACQUES, il prend une écharpe rose que Marianne a laissée sur la table.

Tiens, voilà son écharpe... Oh! je la reconnais bien... C'est du linon... c'est joli... c'est du linon.

CHOUQUETTE.

Tu vas dire des vers?

JACQUES.

Qu'est-ce que ça signifie, ça?

CHOUQUETTE.

Ne t'évanouis pas! j'en ai une pareille.

JACQUES.

Oui, je la connais, mais ce n'est pas la même chose, la tienne est rose... tandis que celle-là est... rose!...

CHOUQUETTE.

Charmant! qu'est-ce que je prends pour mon linon.

JACQUES, brusquement.

Et puis, je te prie de ne plus me parler de ma femme.

CHOUQUETTE.

Mais je n'en parle pas, c'est toi qui en parles tout le temps.

JACQUES.

Moi? Où as-tu pris ça? J'ai bien d'autres choses en tête! Et puis il faut que nous allions nous costumer pour aller au Carnaval. Allons, viens, partons... elle pourrait arriver.

CHOUQUETTE.

Qui ça, ta femme?

JACQUES.

Ah! tu vois bien que c'est toi qui en parles... Allons, viens!

Ils sortent en se querellant.

SCÈNE XI

MARIANNE, CHARLOTTE, puis SIGISMOND.

MARIANNE, entrant avec Charlotte et apercevant Jacques qui sort.

Oh! c'est inouï!

CHARLOTTE.

Vous voyez, madame, que je ne vous trompais pas!

MARIANNE.

Oui, je ne pouvais pas croire à tant de cynisme! Et moi qui hésitais encore à signer la demande... Donnez-moi votre papier, donnez!

CHARLOTTE.

Voilà! Bravo!

SIGISMOND, *entrant et les apercevant.*

Trop tard!

CHARLOTTE.

Ah! c'est vous, monsieur le baron. Mes compliments pour votre truc. Il a fort bien réussi!

SIGISMOND, *sombre.*

C'est votre faute! Vous voulez faire croire que vous êtes mort et vous n'êtes même pas en deuil!

CHARLOTTE.

Aussi je suis homme de parole : madame Chardin est enfin décidée au divorce.

SIGISMOND.

Perdus! Nous sommes bien perdus!

MARIANNE.

Voilà, mon cher Charlotte, et que l'instance marche aussi vite que possible, je vous en prie!

CHARLOTTE.

Soyez tranquille. Maintenant l'affaire est dans le sac, et je ferai diligence. Chère madame, monsieur...

Il lui tire la langue et sort.

SCÈNE XII

SIGISMOND, MARIANNE.

SIGISMOND.

Ecoutez, Marianne...

MARIANNE, trépignant.

Oh! ce Jacques, ce Jacques! et il croit, il croit que je le regrette, que ma vie va être brisée, que je vais rester seule, désolée pendant qu'il s'amusera. Il le croit, je vous dis qu'il le croit...

SIGISMOND.

Ecoutez, Marianne...

MARIANNE.

Ah! ah! mais il se trompe! Et il ne tardera pas à le savoir. Vous m'aimez, n'est-ce pas? Vous m'aimez?

SIGISMOND.

Si je vous aime?

MARIANNE.

Moi aussi, moi aussi! Vous êtes heureux?

SIGISMOND.

Oh! oui...

MARIANNE.

Mais dites-le, alors, dites-le avec force... criez : je suis heureux, je suis heureux!

SIGISMOND.

Je suis heureux! Je suis heureux!

MARIANNE.

C'est ça, c'est ça ! Maintenant, je suis à vous, toute à vous, demandez-moi tout ce que vous voudrez !

SIGISMOND.

Vrai ?... Eh ! bien, voilà ce que je veux : réconciliez-vous avec votre mari et reprenons tous les trois la bonne existence d'autrefois.

MARIANNE.

Et cela vous suffirait ?

SIGISMOND.

Oh ! oui !

MARIANNE.

Eh bien, ce n'est pas assez ! Je veux faire pour vous plus encore, Sigismond.

SIGISMOND.

Non ?

MARIANNE.

Si, je vous épouse !...

SIGISMOND.

Hein ?

Il se lève brusquement et s'écarte.

MARIANNE.

Ne me remerciez pas. C'est de tout mon cœur. Oui, mon ami, je serai votre femme.

SIGISMOND, refroidissant peu à peu.

Ah ! ah ! ah ! ah !

MARIANNE.

Toute ma vie, je vous donne toute ma vie !

SIGISMOND, horriblement gêné.

C'est énorme ! C'est énorme ! Je ne vous demandais qu'une heure de temps en temps, vous me don-

nez vingt-quatre heures par jour... C'est énorme! Est-ce que vous ne craignez pas même, que ce ne soit trop énorme?

MARIANNE.

Mais vous ne paraissez pas ravi?

SIGISMOND.

Ravi, non... je ne suis pas ravi, le mot est trop faible, je suis plus que ça, je suis... je suis tué!

MARIANNE.

C'est drôle, vous semblez tout changé?

SIGISMOND.

Moi... c'est-à-dire que je suis ébloui... c'est un nouvel horizon, un nouvel horizon que vous m'ouvrez... Alors voilà!... voilà!... Mais ne nous affolons pas, ne nous affolons pas... Est-ce que vous ne craignez pas que quand nous serons tous les deux sans Jacques, tous les deux seuls, est-ce que vous ne craignez pas que cette solitude ne soit un peu triste pour... vous?

MARIANNE.

Oh! ce sera délicieux!

SIGISMOND.

Délicieux! Evidemment! Délicieux! Mais est-ce que vous ne craignez pas que, quand je serai... votre mari, je n'aie plus d'autorité sur vous, que je ne puisse plus diriger votre vie, vous conseiller, car enfin, je ne pourrai plus être l'ange du foyer!... Ainsi, quand j'étais votre ami je passais mon temps chez vous. Mais quand nous serons mariés où est-ce que j'irai? Ah!

MARIANNE.

Mais vous resterez à la maison!

SIGISMOND.

Ah! oui, oui! Tiens, je n'y avais pas pensé. Je n'y avais pas pensé, c'est un autre horizon. Evidemment, c'est un autre horizon!

MARIANNE.

Vous verrez... vous verrez... nous serons heureux, très heureux. Soyons tout à notre bonheur. Et puis surtout, pensez à Jacques, comme il sera furieux, vexé, jaloux, quand il saura... Il ragera, il ragera. Je vous aime beaucoup, Sigismond!

SIGISMOND.

Moi aussi!

MARIANNE.

Comme nous allons être heureux!

SIGISMOND.

Comme nous allons être heureux! C'est effrayant!

MARIANNE.

A tout à l'heure, mon ami, je vais écrire à ma mère.

Elle sort.

SIGISMOND.

Oui, allez écrire à madame votre mère!

SCÈNE XIII

SIGISMOND, seul.

Oh! oh! oh! (Il arpente la scène de long en large.) Ce n'est plus ça, ce n'est plus ça du tout! Pas de fardeau, pas de chaîne! Ma devise!... C'est impossible! C'est impossible!... Mais que faire? Que faire? Mon

devoir est de prévenir Jacques. J'y vais! Où le retrouver? A la redoute du Casino, sûrement. Mais je ne puis pas y aller comme ça. Mon devoir est de me déguiser! Je n'y faillirai pas!

Il sort.

SCENE XIV

CHOUQUETTE, puis MARIANNE.

CHOUQUETTE, entrant masquée. Elle donne un coup de timbre.

Jacques ne m'a pas suivie! J'ai eu du mal à m'échapper du Casino! Ah! mes aïeux! s'il savait que je suis là!... (La bonne entre.) Voulez-vous dire à madame Chardin qu'une dame, une dame assez comme il faut, demande à lui parler!... (La bonne va sortir.) Vous lui direz que c'est pour une bonne œuvre! (La bonne sort, elle se démasque.) Oh! là! là! J'ai eu une peur, le cœur me bat... ça ne fait rien, il faut, il faut, il faut!...

MARIANNE, entrant.

Vous désirez me parler, madame?

CHOUQUETTE.

Oui!

MARIANNE.

On m'a dit qu'il s'agissait d'une bonne œuvre!

CHOUQUETTE.

Oui, je crois.

MARIANNE, surprise.

Mais qui êtes-vous, madame?

CHOUQUETTE, se démasquant.

C'est moi !

MARIANNE, outrée.

Vous, mademoiselle!... Vous avez l'audace!...

CHOUQUETTE.

Oh! Je me rends compte combien ma démarche est inconsidérée!... Mais il faut que je vous parle... que vous sachiez... Je vous en supplie!...

MARIANNE.

Vous avouerez qu'il est plus qu'étrange et inconvenant....

CHOUQUETTE.

Oui, madame, c'est vrai... Vous avez raison... c'est étrange... c'est même absurde... Seulement, n'est-ce pas, j'ai cru... il m'a semblé que quand il s'agissait peut-être du bonheur de toute la vie de deux personnes, ça valait bien la peine qu'on fît quelque chose d'absurde et même quelque chose d'inconvenant!... Alors, je l'ai fait. Voilà !

MARIANNE.

Mademoiselle! je ne vois pas ce que vous pouvez avoir à me dire...

Elle veut remonter.

CHOUQUETTE, l'arrêtant.

C'est au sujet de Jacques!... pardon, de monsieur Chardin. Et ce que je veux vous dire de toutes mes forces, de tout mon cœur, madame, c'est qu'il vous aime!

MARIANNE.

Oh! en vérité, il est plaisant que ce soit vous qui me l'appreniez!

CHOUQUETTE.

Mais, madame, c'est moi qui vous l'apprends parce qu'il n'y a que moi qui le sache. Il vous aime, il est malheureux... Il s'ennuie avec moi. Et moi, oh! moi je ne m'amuse pas beaucoup avec lui.

MARIANNE.

Vraiment?

CHOUQUETTE.

Bien sûr, il me parle de vous tout le temps. C'est pas bien agréable!...

MARIANNE.

Je suis convaincue que vous êtes trop modeste, mademoiselle, et que Jacques... pardon, monsieur Chardin vous apprécie infiniment.

CHOUQUETTE.

Non, madame, non! Je vous assure que non!... Vous voyez, je n'ai pas d'amour-propre! Je l'ai laissé à Paris. Je le retrouverai en revenant.

MARIANNE.

Mademoiselle, je rends justice à votre bonne intention, quoique tout ceci soit singulièrement déplacé!... Seulement, vous me permettrez de vous dire qu'il est de certaines choses dont vous n'êtes pas très bon juge. Il y en a une surtout que je ne saurais oublier!... Mon mari m'a trompée...

CHOUQUETTE.

Oh! si peu!

MARIANNE.

Oh!

CHOUQUETTE.

Et si mal! Voyons, je le sais bien. Tenez, ma-

dame, je vais être franche. Ah! je crois que si vous ne l'aviez pas su, il m'aurait pas mal aimée! Mais depuis que vous l'avez quitté. Oh! là! là! Ce qu'il a changé. Il est resté avec moi par dépit. Il est venu ici, soi-disant pour vous braver : au fond pour vous retrouver. Voyez-vous, madame, je connais l'humanité...

MARIANNE.

L'humanité ?

CHOUQUETTE.

Oui... enfin je connais beaucoup d'hommes, eh bien, votre mari vous aime je vous le répète, madame, je vous en réponds! Et vous ne devriez pas trop lui en vouloir! Ah! si vous saviez?...

MARIANNE.

Quoi?...

CHOUQUETTE.

Des tas de choses... des tas de petites choses, bien plus importantes que les grandes... Ainsi, tenez, je suis sûre que vous vous parfumez au genêt d'or?

MARIANNE.

Oui, pourquoi?

CHOUQUETTE.

Eh! bien, parce qu'il m'a demandé de me servir de cette odeur-là! J'en ai mis, mais il a encore trouvé que ce n'était pas ça.

MARIANNE.

Oh! c'est parce que moi, j'y mêle un peu d'héliotrope blanc!

CHOUQUETTE.

Ah! c'est ça!... Quelle bonne idée!... Eh! bien!

est-ce que ce n'est pas gentil qu'il ait voulu que je me parfume comme vous?

MARIANNE, un peu adoucie.

Oui!... mon Dieu! mais non, c'est révoltant!

CHOUQUETTE.

Oh! et puis il a fait bien plus que ça!

MARIANNE.

Quoi?

CHOUQUETTE.

Oh! non, je n'ose pas!... ça ne serait pas convenable!... Et pourtant il me semble que je devrais vous le dire...

MARIANNE.

Dites!... dites!...

CHOUQUETTE.

Non, c'est trop gênant!

MARIANNE.

Mais si, dites, puisque vous trouvez que c'est votre devoir...

CHOUQUETTE.

Eh! bien, un jour, un matin, il n'était pas encore tout à fait réveillé et il m'a prise dans ses bras en disant: « Marianne!... ma petite Marianne! » Alors, il a ouvert les yeux il a vu que ce n'était que moi et, je crois... je suis sûre qu'il a pleuré...

MARIANNE, émue.

Ah!

CHOUQUETTE.

Alors, moi, n'est-ce pas, je lui ai donné une gifle! Bien sûr, ça valait ça!... Et je vous assure, madame,

qu'on m'aurait bien étonnée si l'on m'avait dit qu'un jour je raconterais cette histoire-là !

MARIANNE.

Mademoiselle, j'ai été un peu dure avec vous tout à l'heure. J'ai eu tort, je vous demande pardon.

CHOUQUETTE.

Vous êtes trop bonne, madame, mais ce n'est pas à moi qu'il faut demander pardon.

MARIANNE.

Comment ? Vous voudriez peut-être que je demande pardon à mon mari !... Oh !...

CHOUQUETTE.

Mais oui, peut-être...

MARIANNE, riant.

Oh ! ça...

CHOUQUETTE, timidement.

C'est que... c'est bien aussi un tout petit peu de votre faute si tout ce qui est arrivé est arrivé !...

MARIANNE.

De ma faute ?...

CHOUQUETTE.

Dame... vous n'avez peut-être pas assez retenu votre mari auprès de vous. Vous ne lui avez peut-être pas fait la vie que vous deviez lui faire, les plats et les coquetteries qu'il aurait aimés... Vous n'avez peut-être pas su vous occuper de lui... C'est drôle, toutes les dames mariées sont comme ça. Elles s'imaginent qu'il n'y a pas besoin de faire de frais pour garder un homme. Faut se donner du mal. Nous, on s'en donne ! Tenez, vous autres, les honnêtes femmes, vous n'êtes pas sérieuses. .

MARIANNE.

Mais enfin, j'aime... je veux dire, j'aimais beaucoup mon mari.

CHOUQUETTE.

Oui, seulement il y a la manière... Vous l'aimiez beaucoup, mais peut-être pas bien... Ainsi lui avez-vous jamais fait des scènes injustes, à propos de rien ?

MARIANNE.

Non !...

CHOUQUETTE.

L'avez-vous rendu jaloux ? Avez-vous été exigeante, capricieuse, intolérable ?

MARIANNE.

Non !...

CHOUQUETTE.

Alors, vous ne l'avez jamais rendu malheureux ?

MARIANNE.

Mais non !

CHOUQUETTE.

Et vous voulez qu'il vous aime ? Oh ! voyons, madame !...

MARIANNE.

Mademoiselle,.. je n'en reviens pas... Vous venez de me dire des choses que personne ne m'a jamais dites... Mais pourquoi m'avez-vous parlé ainsi ?...

CHOUQUETTE, gaiement.

Parce que j'avais une petite dette à acquitter...

MARIANNE.

Une dette ?

CHOUQUETTE.

Vous l'avez oubliée?... Moi pas! Vous m'avez enseigné autrefois des choses que je ne savais pas. J'ai profité tout de suite de vos conseils, et même d'une façon un peu indiscrète et que je regrette beaucoup!... Vous m'avez appris ce jour-là des choses très utiles pour être une bonne petite cocotte et, je vous apprends aujourd'hui des choses nécessaires pour rester une bonne petite femme!

MARIANNE.

Nous sommes quittes!...

CHOUQUETTE, ravie.

Alors, tout est oublié. Vous lui pardonnez?...

MARIAMNE.

Oh! je ne dis pas ça?...

UNE BONNE, entrant, Chouquette remet son loup.

Madame, on demande madame...

MARIANNE.

Qui ça?

LA BONNE.

Un pierrot!...

CHOUQUETTE.

C'est lui!...

MARIANNE, vivement.

Je ne veux pas le voir...

CHOUQUETTE.

Oh! Madame!

MARIANNE.

Plus tard, beaucoup plus tard!...

CHOUQUETTE.

Oui, enfin dans deux ou trois minutes...

MARIANNE.

Oui... oui, c'est ça!

CHOUQUETTE, à la bonne.

Dans un instant!...

La bonne sort.

MARIANNE.

Oh! mais, je ne sais comment faire!... Je veux bien bien ne plus lui en vouloir, mais je ne veux pas lui pardonner.

CHOUQUETTE.

Voyons, ce n'est même pas lui, il est déguisé. C'est Pierrot... Oh! si vous aussi vous étiez déguisée, ça serait tellement plus facile... Mais, dites, madame, vous ne deviez pas aller à la redoute?

MARIANNE.

Si! peut-être!

CHOUQUETTE.

Alors, vous avez un costume?

MARIANNE.

Oui, un domino!

CHOUQUETTE.

Oh! mettez-le! mettez-le!...

MARIANNE.

Oh! c'est que...

CHOUQUETTE.

Si... Si... Voulez-vous me permettre? Je vais vous aider. Ce sera fait en un tour de main et vous verrez que vous ne serez plus gênée du tout

MARIANNE.

Mais que lui dire?...

CHOUQUETTE.

Pendant que vous y êtes, vous déguiserez aussi ce que vous pensez. Vous ferez comme si de rien n'était... comme si rien ne s'était passé... et gaîment bras dessus, bras dessous, vous vous en irez au carnaval!

MARIANNE.

Vous croyez?

CHOUQUETTE.

Oui... Oui... Je l'entends. Venez.

Elles sortent.

SCÈNE XV

SIGISMOND, JACQUES.

Jacques en Pierrot et Sigismond en Gille.

JACQUES.

Je t'assure... c'est fou, c'est idiot d'être venu. Tu as eu tort de m'amener ici...

SIGISMOND.

Non. Tant qu'il reste une chance il faut la courir... tu le dois pour elle, pour toi, pour moi.

JACQUES.

Tu es bien gentil, mon vieux... bien gentil... Mais non... c'est impossible... Je n'ai plus qu'à m'en aller... Fais ce qu'elle veut. Va! Epouse la... Tu la rendras très heureuse... Et puis, plus tard, bien plus tard, tu tâcheras de me raccommoder avec elle... Je viendrai vous voir souvent, très souvent... et je serai à mon tour l'ange du foyer...

SIGISMOND, indigné.

Oh! non... par exemple!... Oh! non, ah! non, jamais...

JACQUES.

Pourquoi?

SIGISMOND.

Tu ne saurais pas!... Et puis d'ailleurs, il ne s'agit pas de ça... Vous allez vous réconcilier. Ce n'est pas possible autrement...

JACQUES.

Ça m'étonnerait...

SIGISMOND.

Et laisse-moi tout de suite te donner un conseil... très important... Quand vous serez raccommodés, fais un peu mieux la police de ton ménage. Il faut en écarter les tiers importuns et indiscrets... Et comme ça, nous serons tranquilles... (A part.) V'lan! pour l'homme de cheval...

JACQUES.

Oui, tu as raison... merci... merci.

SIGISMOND.

Elle va venir. Je me sauve... Mais je reviendrai.

Sigismond sort.

JACQUES, seul.

Elle doit être dans une colère, dans une fureur... Qu'est-ce qu'elle va me dire... J'ai bien envie de m'en aller.

Il va sortir quand Marianne apparait, en domino, très calme.

SCÈNE XVI

JACQUES, MARIANNE.

MARIANNE, *venant à lui.*

Ah! c'est vous, mon ami. Je suis prête... Me voilà... Je vous attendais...

JACQUES, *stupéfait.*

Quoi... Vous m'attendiez?

MARIANNE.

Vous n'êtes pas en retard et c'est la première fois que ça vous arrive... Allons... Partons pour le bal.

JACQUES.

Je ne comprends pas.

MARIANNE.

Quoi?...

JACQUES.

Oh! Ne vous moquez pas de moi... ce n'est pas charitable... Je vous assure que je ne suis pas fier...

MARIANNE.

Que voulez-vous dire?

JACQUES.

Je sens bien qu'après ce qui s'est passé...

MARIANNE.

Mais il ne s'est rien passé.

JACQUES.

Non? Vous voulez bien oublier! Oh! Marianne... Marianne... que vous êtes bonne! que vous êtes

êtes bonne.. Je suis heureux... si heureux... Croyez-moi... Croyez-moi... c'est la première fois de ma vie que je suis vraiment sincère... et je suis en Pierrot!

MARIANNE.

Et moi, c'est la première fois que je suis vraiment émue, et je suis en Colombine!

JACQUES, *avec exaltation.*

Et puis, tu sais, je n'ai jamais aimé que toi... Je n'ai jamais aimé cette femme...

MARIANNE.

Ah! Eh bien, moi, je l'aime beaucoup.

JACQUES.

Et la preuve... Je venais d'acheter pour cette demoiselle mon cadeau de rupture...

MARIANNE.

Montre. (*Il lui montre un écrin et elle en tire un collier de perles.*) Mes compliments, tu fais bien les choses... Donne-le moi, ce collier...

JACQUES.

Oh! Volontiers!...

Il le lui donne.

MARIANNE.

Merci! Et puis, j'ai aussi autre chose à te demander. Maintenant que nous sommes vraiment mariés... il faut que nous soyons un peu l'un à l'autre... seuls... tout seuls...

JACQUES.

Oui, oui, tu as raison.

MARIANNE.

Ainsi, tiens, même Sigismond... Il est très gentil... très dévoué... C'est un très bon garçon. Mais il vau-

dra mieux qu'il vienne moins... enfin qu'il ne vienne plus à la maison...

JACQUES.

Pourquoi ?

MARIANNE.

Eh bien... Oh ! mon Dieu, il faut mieux te le dire... d'ailleurs il n'y a pas lieu de lui en vouloir... enfin il a voulu m'épouser...

JACQUES.

Non ?... Et toi, tu ne voulais pas...

MARIANNE, avec indignation.

Moi ! Oh !... penses-tu ?

Elle se jette dans ses bras.

SCÈNE XVII

MARIANNE, JACQUES, SIGISMOND, puis CHOUQUETTE et Me CHARLOTTE.

SIGISMOND, au fond, les apercevant.

Mon œuvre !...

CHOUQUETTE, entrant de gauche.

Ça y est... (A Me Charlotte qui la suit.) Allez, allez !

Me CHARLOTTE.

Je viens, madame, d'apprendre par une jeune femme de cœur et d'esprit — et dont j'ai eu tort de douter un instant — que vous réclamiez la demande en divorce que vous avez signée. Je vous l'apporte.

Chouquette prend le papier et le donne à Marianne.

CHOUQUETTE.

La voici !

MARIANNE.

Merci, mademoiselle... Et moi, je suis chargée par un homme d'esprit et de cœur — et dont j'ai eu raison de douter longtemps — de vous offrir ce petit joujou.

Elle lui donne l'écrin.

CHOUQUETTE.

Oh! madame... (Elle ouvre l'écrin.) Chic un collier!... (A Mᵉ Charlotte.) Lolotte, je vous pardonne...

JACQUES, à Marianne.

C'est très joli ce que vous venez de faire là.

Il lui baise la main.

SIGISMOND, épanoui, descendant.

Oh! mes amis, mes chers amis, je suis content... merci... merci... merci...

JACQUES.

Ah! mon vieux, très heureux de te voir...

SIGISMOND.

Non, non... ne me remercie pas.

JACQUES.

Nous partons ce soir pour Paris.

SIGISMOND.

Parfait! Je pars avec vous.

JACQUES.

Non, toi... Il vaut mieux que tu restes ici un petit peu.

SIGISMOND.

Hein?

JACQUES.

Cinq ou six mois par exemple.

SIGISMOND.

Quoi?

JACQUES.

Tu sais bien que je suis toujours tes conseils. Tu m'as dit : « Ecarte de ton ménage les tiers importuns et indiscrets... et comme ça on sera tranquille. » Je fais ce que tu as dit. Alors, au revoir,... ou plutôt adieu.

SIGISMOND, avec amertume.

Ah! Tout ce que le cœur d'un homme, dans la force de l'âge, peut renfermer d'acrimonie... je le renferme.

CHOUQUETTE, lui prenant le bras.

Venez dîner avec nous.

SIGISMOND.

Volontiers. Mais avant je tiens à dire une chose... (Il montre Jacques et Marianne.) Dans la triste époque où nous vivons, s'il n'y avait pas les cocottes et les amants, il n'y aurait plus de famille!

LA BONNE, entrant avec une dépêche.

Une dépêche pour monsieur.

SIGISMOND, la prenant.

Qu'est-ce que c'est? (L'ouvrant.) Ah!

TOUS.

Quoi?

SIGISMOND, éperdu.

Les Golard ont fichu le feu chez moi!

Rideau.

FIN

NOTE

La scène III du 3e acte peut être supprimée à la représentation. Les répliques s'enchaînent ainsi :

MARIANNE.

C'est la Côte d'Azur ! Tiens, regarde : hier un enlèvement à Cannes, un flagrant délit à Antibes, deux suicides à la Turbie, trois duels à Monte-Carlo... C'est la Côte d'Azur !

JACQUELINE, apercevant Stettin qui entre.

Tiens, monsieur Stettin !

STETTIN, saluant.

Madame... chère madame.

Il baise la main de Marianne.

JACQUELINE.

Au fait, vous êtes tombé hier à la course de haies. Pas de cassures ?

STETTIN.

Non, non. Ce n'est rien.

MARIANNE.

Tant mieux !

JACQUELINE.

Ah! je vais m'habiller. Il faut que j'aille à la gare à cinq heures pour chercher mon mari. Au revoir, chérie. Cher monsieur...

Elle sort.

Suit la scène IV.

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

